BnF Gallica

Le Monde illustré

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Le Monde illustré. 1863-02-21.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

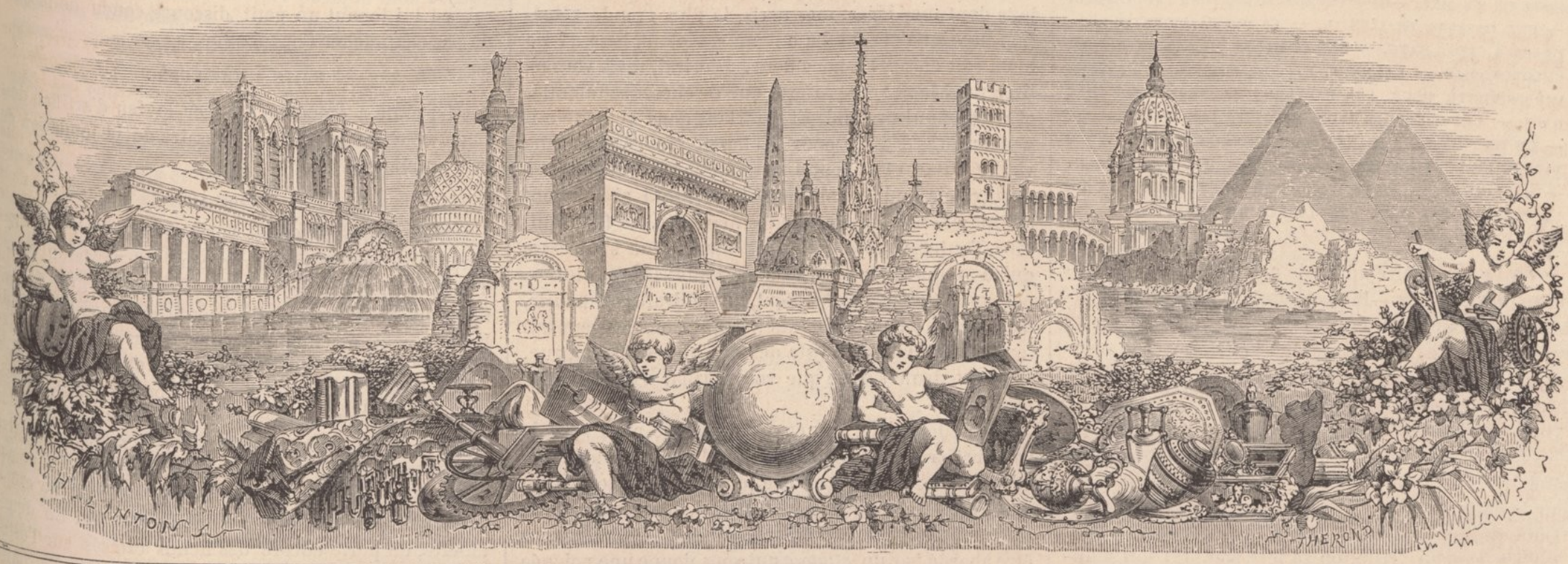
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 *c.*

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7e Année. N° 306. — 21 Février 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE. — TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Lecomte. — Percement des buttes Chaumont, par C. Y. — Le Carnaval et le Bœuf-Gras, par I. de P. — L'écrivain public à Rome, par M. V. — Mémoires d'Hotellot, par Paul Féval. — Le ballet des Abeilles, par M. V. — Le mardi-gras de Scarron, par Charles Monselet. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — MM. Émile et Isaac Péreire, par Jules Lecomte. — Combat de Cerro de Leone, par Mac-Vernoll. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Courrier de la Mode, par la vicomtesse de Renneville. — Monument élevé dans la chapelle de l'hospice de Lariboisière, par Charles Yriarte. — Échecs, par P. Journoud.

GRAVURES : Plâtrières et carrières des buttes Chaumont. — Splendeur et misère du bœuf gras. — Un écrivain public à Rome. — Le ballet des Abeilles. — MM. Emile et Isaac Péreire. — Guerre du Mexique : Combat de Cerro de Leone. — Monument élevé dans la chapelle de l'hospice de Lariboisière. — Rébus.

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — Transformation des buttes Chaumont.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : QU'ON ASPIRE A NE PAS FAIRE DE COURRIER AUJOURD'HUI. — ON SE DÉBAT VAINEMENT! — LA FAÇON DONT ON S'Y MET. — APOSTROPHE AU LECTEUR IMPLACABLE. — UNE GAZETTE DE L'AN IX. — CE QUI PASSIONNAIT BORDEAUX A CETTE DATE. — UNE CURIEUSE OPÉRATION PAR LE CHLOROFORME. — BAL DE S. EXC. LE MINISTRE D'ÉTAT. — IMPOSSIBILITÉ POUR LES PARTICULIERS DE DONNER DES BALS. — LES COULEURS JADIS IMPOSÉES AUX BOURGEOISES. — UN HARENG-SAUR DANS DES ARMOIRIES. — UNE ÉPÉE VIERGE DE TOUT MÉFAIT. — UN MOT AU BAL METTERNICH. — MARIAGE DE LA FILLE D'ADOLPHE ADAM. — DÉPART DE LA PATTI. — BAL DE S. EXC. LE DUC DE MORNY.

~~~ Le baromètre anéroïde ayant sa flèche de cuivre au mot *beau fixe*,—le thermomètre centigrade franchissant la transversale du *tempéré* pour s'approcher de *vers à soie*,—une saison insensée : l'automne et le printemps, l'un attardé, l'autre hâtif, pour supprimer l'hiver, voilà pour le côté physique.

Quelques bals officiels, peu de chose au particulier, —les théâtres jouant toujours la même chose,—divers scandales aux divers degrés de l'échelle sociale, voilà pour le côté moral.

Quoi qu'il en soit, c'est Paris !

On s'y couche triste, on se lève gai. On sort l'humeur noire, on rentre couleur de rose .C'est ici que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. C'est la ville des antithèses et des disparates, des abîmes et des cimes, des fleurs et des cloaques, de la noce et de l'enterrement, du blanc et du noir, de toutes les misères et de tous les vices, de toutes les prospérités et de toutes les vertus! Jamais plus que là, cette allégorie de la roue, soit de la fortune, soit d'Ixion, ne fut à sa place, et les éléments de variété, de perturbation, de revirement sont tels en cette fourmilière ivre, que le silence, le repos, l'atonie n'arrivent que comme un impuissant entr'acte dans cette vie tourbillonnante, fiévreuse, éperdue de la grande ville !

De quoi parlerai-je donc aujourd'hui, par ce temps si beau, si imprévu, si *déplacé*, qui m'appelle au dehors de la plus irrésistible façon du monde? Ah! un lecteur, c'est bien vite trouvé, et c'est bientôt prêt! Monsieur s'accôte dans un bon fauteuil, le dos à la fenêtre, et c'est à l'autre de l'informer, de l'amuser! L'informer de quoi? Quelle est la nouvelle du jour? *Le petit chat est mort*... — Allons, plaisantez-vous? Parlez-nous un peu de l'affaire C..... — Impossible, vous lirez cela à Bruxelles, Cologne ou Genève ! — Eh bien alors, de quoi voulez-vous ou pouvez-vous parler?

Je voudrais ne parler de rien du tout, et qu'on m'envoyât promener. Je voudrais pouvoir me dispenser aujourd'hui d'écrire pour la *quatre cent cinquième* fois ce Courrier, faisant suite à *neuf cent quatre-vingt-quinze* autres, écrits à dater de février 1848 dans *l'Indépendance belge*, ce qui fait un total de QUATORZE CENTS Courriers écrits sur tout, sur tous, et sans une semaine de répit ou de repos !

Voyons, avouez que j'aurais bien mérité, par cette assiduité au moins, et par ce zèle à tout recueillir pour ne pas tout dire, une semaine de *far niente?* Car si vous saviez que parfois, plus ces lignes sont légères et plus elles sont — difficiles, ce n'est pas assez dire, mais impossibles à tracer! Je les ai écrites le 2 décembre que vous savez... je les ai souvent écrites avec des préoccupations, des ennuis, des chagrins, des maux physiques insupportables; avec la fièvre, avec des corizas hébétants, avec un piano sur la tête, avec cinq visites sur les bras, avec tout ce qui peut troubler... et souvent aussi, vous l'avez bien vu, avec... rien à mettre dedans!

Eh bien, prenez tout ce passé en considération amicale, et ayez pour aujourd'hui pitié de moi! En vérité, je suis si peu disposé à travailler, que c'est de l'inhumanité pour moi, et de l'ennui pour vous que de m'y contraindre! Je vous assure que je ne sais rien... et qu'à moins de copier ici quelques pages de *Télémaque*, je ne saurais qu'y mettre.

Ah! vous refusez? Ah! vous me traitez comme la voix d'en haut traita cet Ahasvérus de la poésie, en prose simple Isaac Laquedem! — Écris! écris! — ordonnez-vous, abusant de votre quittance annuelle pour m'humilier et me réduire. Prenez garde, je me vengerai! J'écrirai, soit. Mais quoi? Tout l'ennui de mon cerveau passera par ma plume, et vous l'aurez, condensé ici, je vous en préviens. Vous jetterez là mes colonnes creuses, et vous serez bien avancé!

Et malgré cet avis loyal, vous persistez dans votre despotisme? Et vous me refusez cette vacance d'un jour dont mes idées, mes nerfs, la plus grande rébellion physique et morale, ont un si violent besoin? Eh bien, soit encore! à nous deux. J'écrirai, mais vous ne lirez pas ! Je ne vous parlerai que de choses sépulcrales et d'un ennui profond. Et pourtant dans cette voie il y a encore des forcenés lecteurs. Je connais une vieille dame et sa jeune demoiselle qui, abonnées à une grande feuille politique, n'en lisent absolument qu'une chose : les décès et les mariages. La fille, qui, sans doute, voudrait bien se marier, ne s'intéresse qu'aux publications des bans de toutes les mairies, — et la mère, qui, probablement, ne voudrait pas mourir, n'a d'yeux, ou plutôt de lunettes que pour les gens qui sont morts. Quand la liste des décès n'est pas longue, la bonne dame s'écrie que son journal n'était pas intéressant.

Nous allons donc voir ce qui résultera pour vous de votre barbarie. Puisse votre lecture s'accompagner d'une orgue également de Barbarie, qui s'acharne sous votre fenêtre! — Puissiez-vous sortir à pied, être assailli d'une averse abominable, et rentrer enrhumé! — Puissiez-vous être abordé par un *jettatore* qui vous donne une poignée de main ! — Puissiez-vous être présenté à une jolie femme, et avoir soudain le hoquet! — Le cordon blanc d'un faux-col puisse-t-il jaillir, la pointe en l'air, derrière votre nuque! Et vous, madame, puissiez-vous dîner en ville et vous être trop serrée selon votre habitude; — rencontrer une robe pareille à la vôtre sur une lorette avérée; — trouver au bal une vieille femme à turban qui proclame votre âge! — voir toutes vos amies vous prendre votre soir de réception ; — valser tout l'hiver avec des hommes trop petits ; — Puissiez-vous enfin, tous deux,—lui, le monsieur, et vous, madame, avaler— jusqu'au bout la somnifère potion que vous me contraignez barbarement à vous apprêter ici, et ne vous réveiller que toutes les fêtes du carnaval expirées, tous les lustres éteints, toutes les truffes mangées — et tous les cœurs placés jusqu'à la saison des eaux... Ainsi soit-il !

~~~ Mais après tout, j'ai beau vous maudire, il faut que je vous serve. C'est mon métier et mon devoir, même le jour où ce n'est pas, comme bien souvent, mon plaisir. Je voulais faire chronique buissonnière... mais ces deux pages qui me sont dévolues depuis le numéro 1er du *Monde illustré*, ces six colonnes béantes que j'acceptai alors de remplir (en bravant l'insuccès, possible d'un journal qui allait dépenser huit à dix mille francs par semaine!), il faut les couvrir d'encre... la liqueur dont je me suis le plus versé de ma vie. Pas de Bois de Boulogne malgré ce beau soleil dont l'avance d'hoirie nous coûtera de gros intérêts pluvieux, neigeux, venteux, en mars ou avril prochains. — Pas de visite au musée de la Renaissance, — pas de dangereuse flânerie à la salle des commissaires-priseurs. —Impossible d'aller complimenter le bon Jules Lacroix du succès odéonien de sa *Macbeth* ; — d'aller demander à Albéric Second où il en est du fameux *dîner de campagne* de notre troisième acte ; — d'aller enfin demander à Edouard Thierry s'il compte bientôt mettre en répétition *Ma Loge d'Opéra*, que Bressant étudiait... au moment où M. Augier a eu l'idée de lui offrir la succession de M. Samson dans *le Fils de Giboyer*, — impossible d'aller voir au Jardin d'Acclimatation si le *mimosa farnesiana* est en fleurs ; — d'aller.. au hasard, devant moi, sans but, pour rien, pour personne, pour flâner, pour céder à l'irrésistible besoin de ne rien faire...

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, voyons ce qu'il y a sur la planche....

~~~ Une main inconnue, mais probablement girondine, nous envoie le numéro, en date du 12 vendémiaire an IX, d'un journal grand comme la main..... d'Hyacinthe, intitulé :

LE SPECTATEUR DE BORDEAUX

Commerce, — Littérature, — et Petites-Affiches.

Nous l'analysons.

AUX NOUVELLES ÉTRANGÈRES, on lit :

Que « Kléber vient d'être poignardé au Caire par un janissaire arrivé de Gaza. Son successeur provisoire est le général Menou (Abdallah), devenu mahométan par son mariage avec une Egyptienne. »

Dito, dito : « Le citoyen Bourgoing (alors ministre plénipotentiaire de la République française en Danemark, et aujourd'hui baron, diplomate en retraite et sénateur) vient de présenter ses lettres de créance au roi, en lui tenant un petit discours conçu de façon à ne pas effaroucher Copenhague. »

FAITS INTÉRIEURS :

« La pluie a empêché de tirer le feu d'artifice destiné à célébrer le jour anniversaire de la fondation de la République... »

MODES :

« L'usage des pantalons *à la marinière* n'est pas général. Quelques élégants portent un pantalon serré, d'autres ont repris les culottes. Comme le gilet est infiniment petit, la culotte monte extraordinairement haut L'habit est toujours court, plus dégagé que jamais, et coupé en rond (cul de poule) par le bas. Les cheveux sont ras, excepté sur le front, d'où ils descendent en crochets. — Beaucoup d'enfants sont habillés à la hussarde. — Pour les femmes, chapeaux-capotes velours noir, plumes blanches. On commence à se parer de jais blanc. En grande tenue : tunique de crêpe amaranthe, avec rubans couleur capucine. En demi-toilette, on porte encore des fichus croisés sur l'estomac. Les jupes, plus courtes, *laissent deviner* la naissance du mollet. »

SPECTACLES :

L'article débute ainsi :

« Apollon, exilé du ciel, est descendu sur la terre. Dépouillé de tous ses attributs, il essaya de charmer les mortels par les accents de sa lyre, etc. » Apollon était bien bon en l'an IX de la République!

« Pour le début du citoyen Talma et de Mme Vanhove, *Abuffard ou la Famille arabe*, suivi du *Legs*. Le citoyen Dugrand fera sa rentrée par le rôle d'Abuffard ; Mme Vanhove jouera dans les deux pièces. »

ANNONCES :

« On désire acheter de rencontre une caisse-forte *qui fut* solide, d'une moyenne grandeur.

» S'adresser chez le citoyen Guibeau, rue Pont-Saint-Jean, n° 21. »

Qui *fut* solide... autrefois; il paraît qu'on ne tient pas à ce qu'elle le soit encore.

AVIS :

« Deux dames offrent à un homme connu une place dans une bonne voiture, pour aller en poste à Toulouse, et partir du 12 au 15 de ce mois.

» S'adresser au bureau du journal. »

Ceci résume les préoccupations des citoyens bordelais il y a soixante ans. Comparez.

~~~ Quelle admirable découverte que celle de l'action anesthésique du chloroforme, et quel malheur pour nous que l'humanité le doive à l'étranger... à l'Amérique! Nous nous consolons pourtant un peu en songeant que les Anglais n'y sont pour rien !

Un exemple de cette action admirable qui s'est récemment passé sous nos yeux.

Un vieillard de 78 ans doit subir une grave opération des voies inférieures, opération aussi douloureuse, aussi sanglante que grave. On met quinze jours à l'y préparer. Sa vie est à ce prix... et Dieu sait puisqu'il l'a voulu, combien le vieillard tient à cette vie qui va l'abandonner!

Un matin le célèbre chirurgien-opérateur arrive avec deux aides. Les aides restent dans une chambre voisine. Le docteur Phillips entre seul, s'informe auprès du malade de sa nuit, qui a été mauvaise; il n'a pu dormir un instant, tant les douleurs ont été vives!

L'homme de la science dit :

— « Il faut que vous reposiez un peu... je vais vous faire dormir quelques heures... respirez cela ! »

C'était un mouchoir imbibé d'une liqueur éthérée; le malade sans défiance s'endort aussitôt . . . . . .

Vingt minutes après, entre la femme du vieillard, étendu chaudement dans son lit.

— « Eh bien, mon ami, comment te trouves-tu?

— » Mieux... j'ai dormi... cela m'a un peu calmé!

— » Il faudra pourtant que tu te décides à cette opération... M. Phillips vient de m'en parler encore... Voyons, mon ami, c'est ta santé dont il s'agit, c'est ton salut, notre bonheur à tous !

— » Oui... — dit le malade en soupirant, — je sens bien qu'il faudra m'y décider puisque mon excellent médecin, mon ami, le veut... Mais je voudrais bien attendre encore quelques jours...

— » Mais puisque tu te sens mieux... ne faudrait-il pas, au contraire, profiter de tes forces pour en finir ?

— » Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! — exclama le pauvre vieillard en pâlissant.

— » Ne vous effrayez pas ! — dit l'éminent praticien, qui venait de rentrer après avoir congédié ses aides, — ce que vous redoutiez n'est plus à faire...

— » Comment cela ! — s'écria le malade soulagé par la brusque espérance d'esquiver l'horrible opération.

— » Cher ami, — dit avec élan sa femme, — ne sens-tu pas que tout est fini ? que tu viens d'être opéré ? »

La joie du vieillard, on la comprendra ! En neuf minutes on l'avait endormi par l'inhalation du chloroforme, puis opéré et replacé dans son lit...

Et l'on récompense les gens qui inventent de terribles machines destructives du genre humain ! Il est vrai que ces machines ne sont pas encore assez terribles, car le jour où l'on aura trouvé le moyen de faire sauter d'un seul coup toute une armée, toute une ville, en y lançant quelque formidable engin d'explosion, on aura rendu le plus éminent service à l'humanité... A dater de ce jour-là, qui verra le plus grand progrès des temps civilisés, — la guerre et les budgets en équilibre — deviendront enfin une vérité !

Parmi les écrivains invités au grand bal costumé de Son Exc. M. le ministre d'Etat et de Mme la comtesse Walewska, nous avons remarqué MM. de Sacy et Ponsard, de l'Académie française ; — Auguste Maquet, ancien et futur président de la commission des auteurs dramatiques, — Francis Wey, président du comité de la Société des gens de lettres, — Achille Jubinal, membre du corps législatif et secrétaire perpétuel de l'Institut historique, — Théophile Gautier, rédacteur du *Moniteur*, — le marquis de Saint-Georges, — Victorien Sardou, réconcilié.., — Albéric Second, — Amédée Achard, — Ernest Feydeau, — Henri de Pène, — Edouard Thierry, administrateur général de la Comédie-Française, — de La Rounat, directeur de l'Odéon, etc. Aucun de nos confrères ne portait de travestissement.

Ce bal, de l'avis général, a été le plus beau, le plus piquant qu'ait encore vu le palais du Louvre, le local le plus somptueux qui soit dans les résidences officielles de Paris. Une galerie, prise sur la terrasse nord-ouest donnant sur le Carrousel, avait été ajoutée pour faciliter la circulation des 1,200 personnes environ qui y ont pris part, depuis onze heures du soir jusqu'à cinq heures du matin. — On s'attendait à retrouver là bon nombre de costumes remarqués précédemment au bal travesti des Tuileries et de l'ambassade d'Autriche. Mais cette prévision a été trompée, au plus grand éclat de la fête. Une foule de travestissements imprévus, de costumes nouveaux s'y sont au contraire produits, comme si la haute et opulente société appelée là par une grande dame, qui est elle-même un modèle d'élégance, — comme elle est aussi un exemple de beauté plus difficilement suivi... — comme si, disons-nous, les invités avaient voulu rendre à Mme la comtesse Walewska un hommage plus empressé et plus prodigue, en combinant par centaines des toilettes toutes nouvelles, et dont bon nombre, — on nous les a indiquées, — ont coûté jusqu'à cinq ou six mille francs, en dehors de toutes pierreries, bien entendu. Nous arrivons trop tard pour faire une énumération que pendant toute la semaine on aura lue partout. Nous ne nommerons donc personne, car le choix, qui serait une difficulté, risquerait fort d'être aussi une injustice. Notons seulement un détail : c'est qu'aux plus rares exceptions près, tous les hommes non travestis étaient en culottes noires et bas de soie. Le manteau vénitien, qui serait si élégant si on le portait *à la vénitienne*, c'est-à-dire passé sous le bras gauche pour découvrir les décorations, en même temps que, pour prêter plus aisément ce bras aux rencontres, le petit manteau multicolore régnait partout. Un souper splendide a été livré à trois heures. Plus de 800 personnes y ont pris part... m'a-t-on dit ! En somme, fête superbe : une date sociale.

Une remarque de saison à faire, c'est que les bals *officiels*, si somptueux par l'éclat des résidences, tuent tous les bals des *particuliers*. Les deux ou trois salons que les gens les plus opulents peuvent ouvrir à la foule de leurs relations, semblent mesquins à qui a vu le palais du Louvre, celui de la présidence du Corps législatif, les innombrables salles de l'Hôtel-de-Ville, etc. « On n'ose plus rien donner ! » — s'écriait lundi la marquise de B..., une des personnes qui ont le plus amplement reçu depuis dix ans, en voyant l'éclat de la fête de M. le duc de Morny. — « Il n'y a plus de milieu possible entre les fêtes comme celle-ci et les petites réunions de famille ! »

On peut remarquer dans les bals de la saison que jamais l'éclat des couleurs ne fut l'objet d'une vogue plus grande, et que le rouge, particulièrement, est adopté avec frénésie. Que nous voilà loin des dates, peu regrettées assurément, où des édits prescrivaient certaines couleurs à certaines classes, en les proscrivant aux autres !

Que diraient aujourd'hui nos bourgeoises si on leur rappelait qu'à la fin du dix-septième siècle encore, leurs pareilles ne pouvaient porter que du brun ou du gris... — le noir et le blanc étant la seule licence autorisée pour les jours fériés ? Molière, dans *l'Ecole des Maris*, fait dire à Sganarelle qu'il veut expressément que sa femme soit toujours vêtue de *gris*, et ne prenne le *noir* qu'aux grands jours.

Il y avait alors une étoffe grise si particulièrement destinée aux bourgeois, que les filles de cette classe en reçurent le nom de *grisettes*, qu'elles ont conservé si longtemps, surtout au quartier latin.

Comme au temps des Césars, la pourpre était réservée. La femme d'un greffier au parlement, bien voisine pourtant de la noblesse de *robe*, fut fustigée en 1675 pour s'être permis de mettre un galon d'or à son corsage. Plus tard, Corneille fut malmené par un seigneur, ami du jaloux cardinal de Richelieu, parce qu'il avait endossé une veste de velours que lui avait envoyée son frère Thomas, — et pourtant Corneille (que Napoléon eût, disait-il, fait prince) était bien près de la noblesse et de son velours, comme fils d'un avocat général !

Aujourd'hui, s'il fallait juger de la condition, — et même de la fortune des gens, — par leur habit...

Au dernier bal travesti de Mme la comtesse Walewska, une noble personne du faubourg Saint-Germain portait un costume de châtelaine avec ses armes brodées sur une riche aumonière pendue à sa ceinture par une chaînette de métal. Quelqu'un qui causait avec la dame souleva l'aumonière pour examiner les armoiries, et s'étonna d'y voir représenté un poisson attaché à une corde.

« — Qu'est-ce que cela ? — dit le curieux, un sénateur.

» — C'est un hareng-saur !

» — Vous plaisantez ?

» — Point. Il fait partie des armoiries de la famille de mon mari depuis le seizième siècle.

» — Un hareng-saur dans des armoiries ? Contez-moi donc cela, si vous ne vous moquez !

» — C'est très-sérieux ; voici le fait. Il subsistait vers 1530 un usage bizarre et dont j'ignore l'origine, parmi les chanoines de la cathédrale de Reims. La nuit du mercredi saint, après ténèbres, ils allaient en procession à l'église Saint-Remi, traînant chacun derrière soi un hareng-saur attaché à une corde Chaque chanoine, pendant tout le trajet, s'efforçait de marcher sur le hareng de son devancier, en prenant soin d'épargner le sien du même effort tenté derrière lui, et ce fut le pape Paul IV qui, pour abolir un si ridicule usage, supprima la procession. Or, un des aïeux de mon mari, ayant été adopté par son oncle le comte de R..., chanoine de Reims, reçut dans ses armes parlantes le hareng que vous voyez écartelant mon écu de cet accessoire insolite. Si vous connaissez un obligeant chroniqueur qui veuille bien expliquer l'affaire, j'en serai charmée, car cela pourra m'éviter la peine de recommencer mon histoire au moins vingt fois par an !

Or, comme il se trouvait par-là un chroniqueur non loin du sénateur, voilà le hareng-saur des armoiries de la comtesse expliqué.

PETITS FAITS. — On a vendu, la semaine dernière, à la salle Drouot, un petit arsenal d'armes de luxe, parmi lesquelles se trouvait une épée de bal, style Louis XV, sur la lame damasquinée d'or de laquelle on lisait ce commandement de Dieu :

Homicide point ne seras !

— Ce mot a été dit au bal Metternich, au sujet de M. de ***, superbement travesti dans le goût oriental : « La housse vaut plus que le cheval. »

— On a célébré, la semaine dernière, à l'église Saint-Eustache, le mariage de Mlle Angèle Adam, charmante fille de feu Adolphe Adam, de l'Institut, avec M. Edmond Moreau, jeune élève de l'auteur du *Chalet*, et déjà compositeur distingué. Tous les amis d'Adolphe Adam ont assisté à cet heureux mariage, dont les témoins étaient MM. Auber, Ambroise Thomas, Dennery et Edouard Monnais. On remarquait parmi les assistants plusieurs générations de ténors : Ponchard père, Chollet (pour qui Ad. Adam écrivit *le Postillon de Lonjumeau*), et Montaubry. — Les mariés ont été amenés à l'église dans les voitures de l'illustre auteur de *la Muette*, qui a voulu conduire lui-même à l'autel la jeune fille de son ami, prématurément disparu. M. Moreau avait ménagé à ses témoins une surprise pleine de délicatesse : il avait composé un *Ave Maria* avec des motifs empruntés aux œuvres les plus populaires d'Auber, d'Ambroise Thomas, et enfin du pauvre Adam. L'empressement que les amis du célèbre mort ont mis à accourir à cette cérémonie, prouve combien la mémoire d'Adolphe Adam leur est restée douce et sympathique.

— Mlle Adelina Patti est partie, en emportant 103,500 francs prélevés en trois mois des goussets parisiens. Cette jeune fille a ainsi gagné en quelques semaines ce que maint homme de génie n'aura jamais acquis en toute sa vie ! La Patti a vu se réaliser à Paris ce qui avait eu lieu pour elle à Londres. L'engouement spontanément né de la surprise s'est peu à peu calmé, et on peut dire que ses auditeurs ont vu la première fascination s'affaiblir à mesure qu'elle s'est produite dans de nouveaux rôles. *Le Barbier*, *Don Pasquale* et *Don Juan* ont été des échecs relatifs, et il a fallu en revenir à *la Lucia* et à *la Sonnambula*, aux derniers soirs, pour ranimer la curiosité et donner de l'éclat aux adieux. — Si Mlle Patti revient à Paris l'an prochain, nous ferons de son double talent de cantatrice et d'actrice un examen que l'engouement qui a entouré ses débuts chez nous aurait jusqu'ici rendu intempestif.

Au grand bal donné le lundi gras par Son Excellence M. le duc de Morny, Président du corps législatif, on remarquait un certain nombre de cavaliers portant encore à la boutonnière un gros nœud de rubans bleus mêlés à des brindilles d'argent. C'étaient les assistants du mariage de lady Sophie Wellesley, fille de Son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, avec lord Royston, fils aîné du comte de Hardwicke, pair du royaume. Toute la famille impériale avait assisté le matin même à ce haut mariage, célébré par le doyen de Windsor, aumônier de la reine d'Angleterre, frère de l'ambassadeur comte Cowley.

Le bal du duc et de la duchesse de Morny a eu l'éclat et l'élégance qu'on retrouve toujours dans cette magnifique résidence législative. On y a le secret de réunir les plus jolies femmes de Paris et les plus belles voyageuses ; c'est une spécialité de cette grande maison ! — Jamais la rare galerie de tableaux, ou plutôt de chefs-d'œuvre, de M. le duc de Morny n'avait été plus admirée, et nous avons entendu une grande dame russe déclarer qu'elle donnerait volontiers son collier pour la fameuse jeune fille de Greuze, son peloton de fil, et le petit chat ! Le collier était de magnifiques diamants, bien entendu. — Les Metzu ont rajeuni, les Watteau semblent plus riants, les Rembrandt plus vivants. Le nouvel ambassadeur de Prusse, comte de Goltz, amateur distingué des arts qui voyait cette précieuse collection pour la première fois, s'écria : Ce serait la gloire d'une capitale !

JULES LECOMTE



Splendeur et misère du Bœuf-Gras.



Exposition internationale de Londres. — *Un écrivain public à Rome.* Tableau appartenant à la reine douairière de Danemarck.)

Percemeñt des buttes Chaumont

—

Si un artiste s'était donné pour programme de trouver. sans sortir de Paris, les aspects principaux de la plupart des pays les plus accusés par leur forme, leur type, leur architecture et leurs lignes générales, je suis sûr qu'il arriverait à présenter au public des croquis ou des études peintes, sous lesquelles il écrirait impunément : Hollande, Italie, Egypte, Turquie, etc., sans que le spectateur songeât seulement à contester l'authenticité des points de vue.

Montez avec moi la rue Pigalle, et vous aurez en face de vous les minarets du Caire et les silhouettes des collines qui l'entourent. Il y a quelques jours à peine, on avait la Hollande au canal Saint-Martin. Nous connaissons à la sortie de Paris par la barrière d'Italie, une vue de la campagne de Rome avec la Ville éternelle dans le fond. Les carrières de Montmartre ont été vingt fois servies aux marchands de tableaux sous le nom de cavernes troglodithes.

Cette fois, enlevez ces appareils qui rappellent des travaux d'art, et vous aurez les ruines d'un magnifique cirque romain, où les gladiateurs combattaient autrefois les bêtes fauves. Cette vue, prise aux buttes Chaumont au moment où on supprime cette excroissance, est une des plus pittoresques qu'on puisse dessiner aux environs de Paris.

Pleurons sur le vieux Paris ; la barrière Clichy n'est plus ; son enceinte de planches et l'enseigne du Père Lathuile avaient déjà disparu. Un autre souvenir de la campagne de 1814 va disparaître encore : c'est là que l'Ecole polytechnique fut héroïque ; c'est là qu'on crut, alors que tout le monde avait mis bas les armes, à la possibilité de sauver Paris de la souillure d'une occupation étrangère.

C. Y.

Le Carnaval et le Bœuf gras.

—

Quoique nous ne soyons plus au temps de mylord Seymour, connu aussi par son nom populaire d'un goût contestable, le carnaval n'en continue pas moins à agiter ses grelots et ses paillettes de faux or si chers au badaud parisien.

Les bœufs gras qui, tous les ans, se promènent, ou pour mieux dire se font promener sur un char de triomphe dans les principales rues et sur les boulevards de la capitale, ont presque tous le même lieu de naissance, le Cotentin, et à quelques kilogrammes près le même poids.

Partis du même point, ils arrivent au même résultat.

A l'état d'enfance, ils pâturent insoucieux les grasses prairies de l'ouest de la France, et déjà ils sont entourés de soins sans nombre. Le travail d'exister semble, plus tard, accabler leur paresse, lorsque l'éleveur les destine aux joies bruyantes et au triomphe éphémère de la rue. Hélas ! c'est pour ces triomphateurs pacifiques que la roche tarpéïenne est proche du Capitole.

Pensent-ils à tous ces honneurs bariolés ? cette foule grouillante autour d'eux, paisibles enfants des champs, leur fait-elle faire des réflexions philosophiques ? ou bien rêvent-ils, tout enrubannés, à la destinée de cet ancêtre égyptien qu'on adora sous le nom d'Apis.

Qui le sait ? Toujours est-il que leur tenue est digne, quoique légèrement triste, et qu'ils semblent réfléchir et se raconter à eux-mêmes des histoires mélancoliques dont ne peuvent les distraire les trompettes et les tambours de leur escorte.

Ils font bien ! la révolte serait insensée, inutile. On n'échappe point à sa destinée ! La leur doit finir demain à l'abattoir, où, ce matin, on leur dorait les cornes.... j'allais dire la pilule !

Laissons Grandgousier se pourlécher les babines à l'aspect de ces *tranches* formidables, et de ces *filets succulents entrelardés* à souhait ! Laissons le Gargantua moderne engloutir à son aise les trois gigantesques bœufs gras.

Le carnaval va finir ! le carnaval est fini !

Terminons en disant que *le Pied qui remue*, *Rothomago*, *le Bossu*, *Franc-Picard*, et les autres bœufs primés cette année, et dont on a pu admirer les belles formes, ont été, comme précédemment, fournis par M. Adeline, de Blay (Calvados), éleveur des plus distingués, et que c'est M. Fléchelle, boucher, qui a fait l'acquisition des héros du carnaval de 1863.

I. DE P.

L'écrivain public à Rome

—

Notre gravure est la reproduction de l'un des deux tableaux que la reine douairière de Danemarck a bien voulu céder pour l'Exposition de Londres.

Le sujet est choisi parmi les mille incidents de la vie du peuple italien, incidents toujours pittoresques, où les peintres chercheront sans cesse des motifs de tableaux sans jamais les épuiser.

Une jeune femme de la campagne, venue sans doute à l'un des marchés de la Ville éternelle, profite de cette occasion pour se rendre auprès de l'écrivain public, qui, pour quelques baïoques, va rédiger un projet de fermage, écrire à un frère en voyage dans les provinces, ou proposer à quelque marchand la vente d'une récolte. La transtévérine se penche à l'oreille de l'écrivain, qui accomplit un sacerdoce ; elle épèle mot à mot sa belle langue natale, et le bonhomme, gravement, dignement, écrit sans sourciller.

Le lieu où se passe la scène est bien choisi ; une colonne antique encastrée dans l'angle d'un mur, un de ces vestiges si fréquents à Rome, localise la scène et accuse de suite le pays où elle se passe. On devinerait, du reste, l'Italie à cette madone qui tient *il Bambino* dans ses bras, à ce moine qui passe dans le fond du tableau. La vénération d'une voisine a déposé sur la margelle une vase de fleurs en l'honneur de la Vierge Marie ; toute l'Italie est concentrée là, dans ce coin : la religion, l'art, les fleurs, des costumes pittoresques, un moine, un reste de quelque temple, et, par-dessus tout cela le ciel bleu.

M. V.

MÉMOIRES D'HOTELLOT [1].

—

(*Suite.*)

Voyez, cependant, les bizarreries de la fortune. Parmi toutes ces jeunes personnes de la porcelaine, des cristaux, des étoffes brochées et du jouet d'enfant, aucune ne sembla disposée à jouer le rôle de Desdémone. Elles avouèrent toutes qu'il avait du talent, mais la passion n'y était pas. Hothellot père pensa : « Le gaillard est très-bien, mais il ne me va pas à la cheville ! »

Dans le commerce, et aussi ailleurs, c'est juste la mesure qu'il faut pour contenter un bon père.

Ce sont les fils dénaturés seulement qui se permettent de passer la cheville du papa.

Le lendemain de ce premier succès, Hothellot fils eut permission de ne rentrer qu'à neuf heures du soir. Un émolument de 25 francs par mois lui fut alloué, à condition qu'il ferait les courses de la maison. Les voyages, en effet, forment la jeunesse. Hothellot père ayant voulu prononcer quelques paroles anacréontiques à l'égard des dames, Mme Hothellot l'invita à la circonspection, lui rappelant qu'elle-même appartenait à ce sexe auquel il devait en outre deux tantes qui n'étaient pas sans héritages. C'était une femme un peu trop sérieuse pour Hothellot père. De là naquirent tous les tiraillements d'un ménage qu'on ne peut cependant appeler mauvais, puisqu'un fond d'estime mutuelle y prévint toujours, non-seulement les gros mots, mais encore les voies de fait.

Hothellot fils avait sa liberté. Dès ce premier soir il en usa et parcourut la capitale, cherchant une jeune ouvrière de bonnes mœurs afin de la combler de bienfaits, d'être jaloux comme un tigre et de la poignarder à la suite d'une explication aussi féroce que sublime. Tel était son programme. Il chercha pendant huit ans, jusqu'au jour de son mariage, qui eut lieu à l'église Saint-Laurent, au mois d'août 1847, dans le courant de sa vingt-cinquième année.

Il se présentait à l'autel les mains pures de toutes violences. Il n'avait pas poignardé la fille du peuple. Les 25 francs mensuels étaient allés à la caisse d'épargne. Par une fatalité inexplicable, les filles du peuple semblaient le fuir comme les grandes dames de la faïence et de l'article Roubaix, malgré le talent qu'il avait, malgré l'éclat de ses débuts, malgré la grande pensée qui ceignait son front comme une auréole. Pour avoir une femme à poignarder, il lui fallut extraire de Melun, par les soins du Moine professeur, une grosse petite Desdémone, élevée au sein des blancs de fil, qui jamais n'avait vu qu'un horizon de serviettes et qui, positivement, ne savait pas distinguer un veau d'un notaire. (C'est la locution, à Melun, pour exprimer la candeur d'une bergère.) Elle n'était ni grosse ni petite, ni belle ni laide, ni spirituelle ni sotte, ni méchante ni bonne. Elle aunait joliment, elle chiffrait couramment et mangeait volontiers de la pâtisserie. Point de défauts, aucun cousin, ignorance complète du spectacle, dégoût pour la lecture, nulle amie de pension, indifférence au point de vue de la toilette : un ange taillé dans un navet.

En la voyant pour la première fois, Hothellot rugit en lui-même et se dit avec une horrible joie : Voilà donc celle qui doit me trahir !

Cela le fit frissonner, puis il ajouta

— Je sens que je l'immolerai sans pitié !

M. et Mme Hothellot furent unanimement d'avis que les jeunes époux devaient faire ménage à part, savoir : Mme Hothellot pour éloigner, autant que possible, la vue des mauvais exemples de son mari ; Hothellot, afin que Uranie fût moins exposée à prendre les manières de sa femme.

Car Desdémone s'appelait Uranie. C'est un nom qu'on trouve encore à Melun, dans les blancs de fil.

L'appartement loué, les provisions faites, la Comtoise gagée, Hothellot fils, toutes affaires cessantes, s'occupa d'être jaloux. L'agenda d'autrefois ne suffisait plus pour tenir registre des péripéties qui allaient éclater. Il fit emplette d'un livre-journal, en tête duquel il traça de sa plus belle main ce titre dont la simplicité recouvrait tant de mystères : *Mémoires d'Hothellot.*

Au bout de huit jours il commença ainsi la rédaction de ses souvenirs :

« J'ai confié mon bonheur à une fille d'Ève. Je suis dans ma lune de miel, le serpent se cache encore sous les fleurs. »

Au bout de huit autres jours :

« La jalousie bouillonne dans mon sein, mais je ne connais pas encore son objet. Le scélérat qui va détruire mon repos est habile à étouffer ses pas dans l'ombre. »

La semaine suivante, le serpent s'obstinait à rester sous les roses. Pas de nouvelles de l'habile scélérat qui étouffait ses pas dans la nuit.

Hotellot fils fut deux mois à comprendre que la jalousie est un jeu à trois. Il sortit de chez lui comme Archimède du bain. Il lui fallait un serpent pour mettre parmi ses roses ; il voulait un scélérat qui pût marcher sur la pointe du pied dans ses corridors. Il entra au bureau des Petites-Affiches et paya l'insertion d'une poésie sinsi conçue :

« On demande un commis au pair pour apprendre le commerce. Table et logement. »

Champion se présente le lendemain. Ah ! pauvre Champion ! Vous le connaissez bien : grands pieds qui sortent d'un pantalon trop court, larges mains couturées en plein août par les engelures de l'hiver passé, figure souriante et souffrante, œil gourmand, bouche à pipe ; Champion, le pauvre Champion ! le batteur éternel de pavé, le Parisien-Errant, qui n'a pas, comme Isaac Laquedem, les cinq sous légendaires dans sa poche ; la misère, l'appétit, la paresse, le mensonge ! Et bon enfant pourtant ! Et se moquant de Desdémone comme un turbot d'une pomme de reinette !

Hotellot fils vit tout d'un coup que Champion était son homme. Il l'engagea ; il fit plus, il l'habilla de ses vieilles défroques, car il faut une tenue pour être serpent. Champion, stupéfait, se vit des bottes aux pieds et un habit noir sur le dos. Etait-ce le début d'un conte de fée ?

En tout cas, la fée avait disparu. Hotellot fils, retiré

[1] Voir le dernier numéro.

dans le silence du cabinet, venait d'ouvrir son registre avec rage et écrivait :

« 3 octobre ! Date fatale ! J'ai vu la tête hideuse du reptile. Le monstre n'a pas pu déjouer plus longtemps ma surveillance. Uranie est pure encore, je le crois, du moins, mais l'heure de la tentation est courte... C'est un homme que j'ai comblé de bienfaits ! Perversité humaine ! Lâche perfidie des fils d'Adam ! Cet homme est couvert de mes propres vêtements ! Cet homme a aux pieds mes propres chaussures ! Cet homme a pour abri mon toit ! Cet homme mange mon pain et mon sel ! C'est à ma propre table... Du calme ! Hotellot ! Poursuis tes investigations avec intelligence et reste froid comme l'acier qui venge... »

A la bonne heure ! cela ronflait ! Voilà des mémoires palpitants d'intérêt !

Champion s'assit sur un coin de chaise au dîner. Il avait écrit quatre lignes, et ses mains étaient noires d'encre jusqu'au coude ; il avait fait deux courses et son habit était gris de boue jusqu'au collet. Quel serpent ! Il mangea tout ce qu'on lui donna, quoiqu'il eût obtenu déjà quelques bons morceaux de la Comtoise. Quand il eut mangé tout, il avait encore faim. La comtoise dut l'achever. C'était pour la Comtoise que Champion était redoutable.

Il n'avait pas même vu Desdémone, Desdémone, au contraire, l'avait trouvé remarquablement laid.

Bon début ! L'Amour aime ces routes détournées, le perfide Amour.

Uranie, après le repas, avait coutume de faire trois tours de tricot, ensuite de quoi elle allait se coucher. Hotellot resta le dernier à table et se mit à dévorer, car pendant que les deux coupables étaient là, devant ses yeux, il n'avait pu que surveiller. Aussi, rien ne lui avait échappé, rien !

A la lueur de sa lampe solitaire, il confia ces quelques considérations à son registre :

« Il est étrange et désolant à la fois de voir que la gangrène de la conscience ne puisse faner l'appétit d'un criminel endurci et de sa complice. Le misérable a redemandé trois fois du fricandeau. Mais que dire d'Uranie qui s'est bourrée de savarin, sous le regard même de son époux offensé ! Quand les femmes ont mis le pied une fois sur cette pente glissante, au bas de laquelle une platebande toute émaillée des fleurs de la saison cache le rebord du précipice, elles vont bien !

» Qui l'eût pensé, nonobstant ! Je voudrais que cet opuscule fût utile aux jeunes gens du commerce. Qu'ils se défient d'Agnès ! Uranie paraissait en avoir la candeur. Ah ! ouiche !

» Ce soir encore, je me suis introduit dans sa retraite, d'un pas silencieux et plein de précaution. Vous supposez que le remords la tenait éveillée ? Je ne dois pas vous laisser une pareille illusion. Elle dormait comme l'innocence. Je me suis penché au-dessus de son sommeil. Se peut-il que l'homme puisse ainsi maîtriser ses passions ? Je ne l'ai pas égorgée ?

« La vengeance est un mets qu'il faut savourer froid. »

» Voilà un vers. Je l'ai composé sans efforts. Il exprime une pensée énergique et j'ai la conviction qu'il serait applaudi au théâtre.

» Quant au monstre, il ronfle lâchement dans sa soupente. Je l'entends d'ici. Ce bruit ajoute au chagrin de ma position. »

Il était content. Ses mémoires marchaient. Quelle idée que d'avoir pêché ce Champion ! Sans Champion, pas de drame possible ! Avec Champion, tout venait, jusqu'à la poésie ! Le nom de Champion n'était pas heureux, il est vrai, mais on ne met pas le nom. C'est une heureuse occasion de périphrase.

La nuit porte conseil. Quand on est entré dans la voie des améliorations, il ne faut pas s'arrêter. Champion était un trésor ; mais il ne suffisait pas. Pour faire un civet, la science demande, outre le lièvre, les condiments indispensables. Desdémone a besoin d'Iago. Cela saute aux yeux. Cependant fallait-il encore demander ce traître Pezarre aux Petites Affiches ? La voie est coûteuse. Et sous quelle forme ? « On demande un confident de tragédie ? » Cela pouvait prêter à rire. Ne rit-on pas de tout ? « On donnera de bons gages, s'il est astucieux... »

Hotellot méprisait la plaisanterie. Sa gaieté, c'était le rôle de la hyène. Ah ! quelle nature ! De bons gages d'ailleurs, et puis encore la table et le logement, merci ! Le prix de l'assaisonnement dépassait celui du lièvre.

Pezarre est le mauvais génie, Pezarre est la jalousie elle-même, qui distille son poison goutte à goutte. Qu'on prête l'oreille aux insinuations de sa propre fièvre, Pezarre devient un hors-d'œuvre. Supprimé, Pezarre !

Mais du tout ! Un Pezarre d'occasion, qu'en dites-vous ? Le sexe n'y fait rien, je suppose. Merci, mon Dieu ! on pouvait styler la Comtoise.

Ah ! ah ! vous pensiez bonnement qu'on allait se passer de Pezarre !

Les anciens Hotellot vinrent ce jour-là visiter le nouveau ménage. Il se respirait là un parfum de jeune bonheur. Uranie tricotait comme Lucrèce en attendant son époux ; Hotellot fils était bien trop adroit pour laisser percer le moindre symptôme de gêne. La foudre doit éclater d'un seul coup. Quand il rentra, il eut le cœur d'embrasser Uranie sans la mordre. Mme Hotellot la mère soupira gros, en songeant à ses malheurs domestiques, et Hotellot le père, sincèrement attendri, prit à l'écart le menton de la Comtoise.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Le ballet des Abeilles

Nous publions aujourd'hui la composition représentant le ballet des Abeilles, que nous avons promise dans le dernier numéro du *Monde illustré*.

Le succès obtenu par cette heureuse et gracieuse innovation a été aussi complet qu'il était permis de l'attendre ; ajoutons que l'exécution a été parfaite et que les jolies abeilles ont dansé leurs pas avec une précision qui ferait honneur à des artistes chorégraphes de profession.

Notre gravure du dernier numéro représentait l'arrivée des ruches ; aujourd'hui nous reproduisons le moment de l'exécution du ballet. Les abeilles, sorties de leurs ruches et tenant à la main une guirlande de violettes, exécutent des pas, forment des figures et finissent par se grouper en un ovale de huit danseuses, se reliant entre elles par leurs guirlandes de fleurs. Les quatre dernières, restées en dehors de la figure, entrent à leur tour dans le cercle, à un signal de l'orchestre, et vont s'encadrer dans chacune des guirlandes tenues par les danseuses.

Nous avons dit, il y a huit jours, les noms des gracieuses dames qui ont rempli les rôles d'abeilles ; les costumes étaient en tout point semblables à ceux que portaient les danseuses de l'Opéra lors de la création du fameux ballet des Abeilles ; le corsage doré différait seul un peu de forme.

Ce ballet fera époque dans les fastes des bals de la cour. Il a inauguré un nouveau genre de divertissement rempli d'originalité, et nous serions bien trompé s'il n'était le prélude de plus d'une fête du même genre.

M. V.

LE MARDI-GRAS DE SCARRON

I

— Neuf.... dix.... onze.... douze.... Douze dîners à cinquante livres ; total : six cents livres. Six cents livres, grand Dieu ! dépensées en deux mois ! Vraiment, mon bénéfice n'y pourra jamais suffire... Les poulardes étaient bien chères aussi, les amis bien affamés et le carnaval bien long. Ah ! l'Epine, que ces réflexions sont cruelles ! »

L'Epine soupira. C'était un vieux serviteur fort attaché à son maître, et qui supportait sans se plaindre la mauvaise fortune.

« — Pourquoi ai-je quitté Paris ? Pourquoi suis-je venu au Mans ?... La gourmandise est un gros péché, monsieur Scarron ! Votre canonicat est renommé chez les gourmets, et vous avez mangé votre canonicat. Et maintenant, que vous reste-t-il ? des dettes... L'Epine, tu feras nos paquets. Je pars demain. »

Paul Scarron, fils d'un conseiller au parlement de Paris, était alors dans la fleur de l'âge ; il avait vingt-sept ans ; ses traits n'offraient rien que de correct et d'agréable ; sa taille était bien prise. On le citait déjà pour son esprit et pour son ardeur au plaisir, ce qui ne l'avait pas empêché d'obtenir, à la sollicitation de Mlle d'Hautefort, un canonicat dans la ville du Mans.

Après un moment de silence, il reprit :

« — Je suis triste, l'Epine ; je bâille, je pense... Et cependant il faut employer le reste de ma journée : un mardi-gras !... L'Epine, aperçois-tu quelque mascarade ? Mets-toi à la fenêtre et regarde pour moi. Que vois-tu ? »

L'Epine pencha la tête au dehors.

« — Du monde, beaucoup de monde, répondit-il ; le marquis d'Ambelot, habillé en chauve-souris ; l'avocat Payelle, monté sur un cheval de carton ; les frères Locminé...

— Je n'y tiens plus, l'Epine ; je veux sortir aussi, moi.

— Cela est aisé à monsieur.

— Je veux me déguiser.

— Vous déguiser ! exclama l'Epine, en joignant les mains.

— Un Arlequin, un Gilles, cela est trop vulgaire. Il me faut quelque chose de mieux.

— Vous n'y pensez pas, monsieur !

— J'ai besoin d'un déguisement nouveau, bizarre, à effet, unique. Allons, creuse ta cervelle.

— Moi !

— As-tu trouvé ?

— Réfléchissez...

— Je ne fais que cela. »

Paul Scarron fit trois fois le tour de la chambre, promena la main sur son front, et il s'écria tout à coup :

« — Je le tiens ! »

Puis, il se dépouilla avec vivacité de sa veste et de sa culotte, et il se vit en chemise, gambadant et pirouettant.

« — L'Epine, un pot de miel ! » demanda-t-il d'une voix retentissante.

Le vieux domestique crut un instant que son maître était devenu fou. Cependant, celui-ci ayant réitéré sa demande, un énorme pot de miel fut apporté.

Scarron se prépara à commencer l'opération qu'il avait en tête.

« — Va me chercher un masque ! » dit-il auparavant à l'Epine.

Resté seul, Paul Scarron fit sauter son dernier vêtement, trempa ses deux mains dans le miel et s'en frotta tout le corps.

Lorsqu'il se crut suffisamment enduit, il éventra un vaste lit de plumes, s'y plongea tout entier, s'y tourna, s'y retourna.... et reparut couvert d'un plumage éblouissant.

Il alla aussitôt se regarder dans une glace, et, ravi, transporté, il appela l'Epine à grands cris.

L'Epine entra précipitamment, un masque à la main ; il recula stupéfait.

« — Mon masque ! mon masque ! donne... A présent, place à Scarron, messieurs les bourgeois du Mans ! place ! place ! »

II

La population du Mans était ce jour-là en grande réjouissance ; les boutiques étaient fermées, les fenêtres étaient garnies de têtes et les rues encombrées de promeneurs. De tous côtés, c'étaient des rires, des cris, des interpellations :

« — Je te connais, beau Turc ! — Scaramouche, quelle différence y a-t-il entre... — L'incomparable ménagerie africaine... — Baume précieux pour les blessures... — Entrez avec confiance ! — Au voleur ! au voleur ! — Arrêtez le Cassandre ! — Arrêtez la Colombine ! — Ohé ! ohé ! etc., etc. »

Soudain il s'opéra un grand mouvement parmi cette foule empressée : toutes les têtes s'agitèrent ; chacun se haussa sur la pointe du pied, interrogea de l'œil son voisin, sourit par instinct et se rangea par imitation. Bientôt un rire général éclata.

Scarron venait d'entrer en lice.

La première impression dissipée ou détournée, il fut accosté par une bergère en robe de soie et en corsage de velours.

BAL COSTUMÉ DONNÉ PAR SA MAJESTÉ L'IMPERA

LE LUNDI 9 FÉVRIER. — LE BALLET DES ABEILLES.

« — Gentil oiseau, d'où viens-tu ?

— D'un pays où les femmes ne sont ni curieuses ni bavardes.

— C'est qu'il y a compensation du côté des hommes. Où est situé ce beau pays?

— Bien loin du Maine.

— Impertinent! si tu n'avais eu la précaution de protéger tes yeux, ils auraient déjà fait connaissance avec mes ongles.

— J'apporte toujours un masque dans le commerce des femmes.

— Tu loges un esprit bien noir dans un corps si blanc.

— C'est l'esprit d'un défunt poëte qui, après avoir fait des madrigaux toute sa vie, ressent le besoin de composer des satires après sa mort.»

Sur un autre point on entendait :

« — Quel est cè volatile, docteur? il m'intrigue.

— C'est sans doute quelque Pythagoricien qui essaie de réveiller son système. »

Et Paul Scarron de s'écrier :

« — Ceci vous représente le gros président de Saint-Domineuc, escorté du mince savant Hortensius. *Asinus asinum fricat*; c'est du latin de chanoine, je m'y connais.

— Taisez-vous donc, c'est mon mari....

— Je le savais. »

Et le couple ridicule s'éloignait, moitié grondant, moitié clopant.

« — Eh! c'est le vaillant chevalier de Rouffignac, dont la race remonte jusqu'au règne de Dagobert! Salut, chevalier. Donnez-moi donc des nouvelles de cette riche héritière que vous devez épouser. Et cette succession ? et ce grade?

— Sandis! pétit goguénard, né té rencontré pas sur lé chémin dé mon épée.

— Elle dort depuis quinze ans.

— Tu vas voir si elle a perdu lé fil.

— Écoutez, j'ai un avis à vous donner : le baron de Hochepot, que vous avez grièvement insulté ces jours derniers, vous cherche par-ici; il attend de vous une réparation.

— Jé né lé crains pas, cadédis! »

Sur ce, le prudent chevalier jugea néanmoins à propos de s'esquiver le plus rapidement possible.

« — Holà! baron de Hochepot, arrivez; que chacun vous voie et vous admire ! Quel est le fameux ouvrier qui a retourné votre habit? Vive Dieu ! que ces reprises sont habilement faites!

— Au large, oiseau de mauvais augure!

— Avancez, j'ai un excellent avis à vous communiquer : le chevalier de Rouffignac répète en tous lieux que vous êtes en droit de lui demander raison de ses propos de l'autre jour.

— Où est-il, corbleu?

— Dans cette rue, à droite. »

Et le baron de Hochepot fila aussitôt à gauche avec une merveilleuse célérité.

Scarron, qui commençait à voir la foule s'éloigner de lui, se disposait à transporter ses exploits dans un autre quartier, quand un mousquetaire, se détachant d'un groupe qui l'observait depuis quelque temps avec malignité, lui frappa familièrement sur l'épaule.

« — Ami l'oiseau, lui dit-il, tu m'as l'air passablement insolent; aussi je viens de faire le pari avec ces dames qu'un mousquetaire de Sa Majesté sait aussi bien tirer sa poudre aux moineaux manceaux qu'aux bataillons ennemis.

— Les mousquetaires de Sa Majesté ont le défaut de trop boire. »

Scarron était inquiet.

« — M'est avis que tu joues mieux de la langue que de l'épée, beau sire. »

Scarron chercha à s'échapper, mais le mousquetaire lui coupa la retraite.

« — Quoi ! tu voudrais sitôt terminer la conversation? Attends au moins que je me sois fait un panache de tes plumes. »

Cela dit, l'impitoyable mousquetaire se mit à l'œuvre et commença à plumer Paul Scarron. En vain celui-ci se débattait-il comme un possédé ; les gourmades qu'il distribuait à tort et à travers lui étaient directement rendues; et son plumage se dispersait comme le duvet du cygne chassé par l'aquilon.

Quelqu'un, passant, lui arracha son masque.

Son impassible bourreau leva les yeux et interrompit sa besogne.

« — Monsieur Scarron! »

Telle fut pendant cinq minutes l'exclamation unanime.

« — C'est une horreur ! disait une vieille femme.

— Un scandale! ajouta une prude.

— Il faut le faire enfermer.

— Interdire...

— Jeûner... »

Cependant, au milieu de ce tumulte, Scarron ne perdait pas la carte. Profitant du moment où la surprise était à son comble, il s'arma de courage, prit son élan, et renversant ceux qui l'entouraient, honteux, bouillant de rage, à demi déplumé, il enfila la première rue qui se présenta à lui et se confia à la vitesse de ses jambes.

III

Il courait, courait...

Mais déjà ses forces l'abandonnaient; la sueur et le miel découlaient de toutes les parties de son corps; de temps en temps il s'arrêtait pour respirer, et il reprenait sa course en entendant retentir derrière lui les cris de la populace.

La nuit venait. Il avait dépassé les faubourgs du Mans, il se trouvait au milieu des marais, et les cris retentissaient toujours.

Après avoir dépassé un bouquet de bois, il tomba, presque épuisé ; et, pour dépister ses adversaires, il entra dans l'eau d'un étang et s'y tint blotti jusqu'à la ceinture.

Quelques Manceaux passèrent auprès de lui sans l'apercevoir.

« — Il fait froid, disaient-ils.

— La rivière sera glacée demain. »

Scarron, caché dans les roseaux, retenait jusqu'au bruit de son haleine; tous ses membres frémissaient; un froid mortel s'infiltrait dans son être; pendant près d'une demi-heure, il resta dans cette horrible situation. Enfin, lorsqu'il n'entendit plus rien, il se traîna douloureusement et regagna à grands pas son logis.

Plus tard, en 1651, Paul Scarron, accablé des maux les plus cruels, perclus pour le reste de ses jours, la taille raccourcie d'un pied, semblable à un Z, Scarron n'ayant de libre que la tête et les mains, épousait Mlle d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon, à laquelle, comme il le disait lui-même orgueilleusement et par un don de seconde vue, il apportait pour douaire l'immortalité.

CHARLES MONSELET.

L'ANGE DU BIZARRE

C'était une froide après-midi de novembre. Je venais justement d'expédier un dîner plus solide qu'à l'ordinaire, dont la truffe dyspeptique ne faisait pas l'article le moins important, et j'étais seul, assis dans la salle à manger, les pieds sur le garde-feu, et mon coude sur une petite table que j'avais roulée devant le feu, avec quelques bouteilles de vins de diverses sortes et de liqueurs spiritueuses.

Dans la matinée, j'avais lu le *Léonidas* de Glower, l'*Epigoniade* de Wilkie, le *Pèlerinage*[1] de Lamartine, la *Colombiade* de Carlow, la *Sicile* de Tukerman, et les *Curiosités* de Griswold ; aussi l'avouerai-je volontiers, je me sentais légèrement stupide. Je m'efforçai de me réveiller avec force verres de laffitte, et n'y pouvant réussir, de désespoir, j'eus recours à un numéro de journal égaré près de moi. Ayant soigneusement lu la colonne des *maisons à louer*, et puis la colonne des *chiens perdus*, et puis les deux colonnes des *femmes et apprenties en fuite*, j'attaquai avec une vigoureuse résolution la partie éditoriale, et l'ayant lue depuis le commencement jusqu'à la fin sans en comprendre une syllabe, il me vint à l'idée qu'elle pouvait bien être écrite en chinois, et je la relus alors, depuis la fin jusqu'au commencement, mais sans aucun résultat plus satisfaisant. De dégoût, j'étais au moment de jeter

> Cet in-folio de quatre pages, heureux ouvrage
> Que la critique elle-même ne critique pas ;

je sentis mon attention tant soit peu éveillée par le paragraphe suivant :

« Les routes qui conduisent à la mort sont nombreuses et étranges. Un journal de Londres mentionne le décès d'une personne dû à une cause singulière. Elle jouait au jeu de *Puff the dart*, qui se joue avec une longue aiguille, emmaillotée de laine, qu'on chasse sur une cible à travers un tube d'étain. Elle plaça l'aiguille du mauvais côté du tube, et ramassant fortement toute sa respiration pour chasser l'aiguille avec plus de vigueur, elle l'attira dans son gosier. Celle-ci pénétra dans les poumons et tua l'imprudent en peu de jours. »

En voyant cela, j'entrai dans une immense rage, sans savoir exactement pourquoi. « Cet article, m'écriai-je, est une méprisable fausseté, un pauvre canard ; c'est la lie de l'imagination de quelque pitoyable barbouilleur à un sou la ligne, de quelque misérable fabricant d'aventures au pays de Cocagne. Ces gaillards, connaissant la prodigieuse jobarderie du siècle, mettent tout leur esprit à imaginer des possibilités improbables, des *accidents bizarres*, comme ils les appellent ; mais pour un esprit réfléchi (comme le mien, ajoutai-je entre parenthèses, appuyant, sans m'en apercevoir, mon index sur le côté de mon nez), pour une intelligence contemplative semblable à celle que je possède, il est évident, à première vue, que la merveilleuse et récente multiplication de ces accidents bizarres est de beaucoup le plus bizarre de tous. Pour ma part, je suis décidé à ne rien croire désormais de tout ce qui aura en soi quelque chose de singulier. »

« Mein Gott ! vaut-il hêtre pette pur tire zela ! » — répondit une des plus remarquables voix que j'eusse jamais entendues. D'abord, je la pris pour un bourdonnement dans mes oreilles, comme il en arrive quelquefois à un homme qui devient très-ivre; mais, en y réfléchissant, je considérai le bruit comme ressemblant plutôt à celui qui sort d'un baril vide quand on le frappe avec un gros bâton; et, en vérité, je me serais tenu à cette conclusion, si ce n'eût été l'articulation des syllabes et des mots. Par tempérament, je ne suis nullement nerveux, et les quelques verres de laffite que j'avais sifflés ne servaient pas peu à me donner du courage, de sorte que je n'éprouvai aucune trépidation; mais je levai simplement les yeux à loisir, et je regardai soigneusement tout autour de la chambre pour découvrir l'intrus. Cependant, je ne vis absolument personne.

« Humph ! — reprit la voix, comme je continuais mon examen, — il vaut qué phus zoyez ibre gomme ein borgue, bur ne bas me phoir guand che zuis azis isi à godé te phus. »

A ce coup, je m'avisai de regarder directement devant mon nez, et là, effectivement, m'affrontant presque, était installé près de la table un personnage non encore décrit, quoique pas absolument indescriptible. Son corps était une pipe de vin, ou une pièce de rhum, ou quelque chose analogue, et avait une apparence véritablement falstaffienne. A son extrémité inférieure étaient ajustées deux caques, qui semblaient remplir l'office de jambes. Au lieu de bras, pendillaient de la partie supérieure de la carcasse deux bouteilles passablement longues, dont les goulots figuraient les mains.

En fait de tête, tout ce que le monstre possédait était une de ces cantines de Hesse, qui ressemblent à de vastes tabatières, avec un trou dans le milieu du couvercle. Cette cantine (surmontée d'un entonnoir à son sommet, comme d'un chapeau de cavalier rabattu sur les yeux), s'unissait au tonneau par sa tranche, le trou étant tourné de mon côté; et par ce trou, qui semblait grimaçant et ridé comme la bouche d'une vieille fille très-cérémonieuse, la créature émettait de certains bruits sourds et grondants qu'elle donnait évidemment pour un langage intelligible.

« — Che tis, disait-elle, gu'y vaut gue phus zoyez ifre comme ein borgue bur hêtre asis là, et ne bas me phoir guand che zuis asis isi, et che tis ozi gu'il vaut gue phus zoyez eine pette blis grose gu'ine hoie bur né bas groire se gui hait imbrimé tans l'imbrimé. C'est la phéridé, la phéridé, mot bur mot.

[1] Sans doute le *Voyage en Orient*. (C. B.)

« — Qui êtes-vous, je vous prie? dis-je avec beaucoup de dignité, quoique un peu démonté; — comment êtes-vous entré ici? et qu'est-ce que vous débitez là? »

« — Gomment che zuis hentré, répliqua le monstre, — za ne phus rekarte bas; et guand à ze gue che tépide, che tépide ze gue che drouffe pon te tépider; et guand à ze gue che zuis, che zuis chistement phenu bur gue phus le phoyiez bar phus-memme. »

« — Vous êtes un misérable ivrogne, dis-je, — et je vais sonner et ordonner à mon valet de chambre de vous jeter à coups de pied dans la rue. »

« — Hi! hi! hi! répondit le drôle, — hu! hu! hu! bur za, phus ne buvez bas! »

« — Je ne puis pas! dis-je; — que voulez-vous dire? je ne puis pas quoi? »

« — Zauner la glauche, » répliqua-t-il en essayant une grimace avec sa hideuse petite bouche.

Là-dessus, je fis un effort pour me lever, dans le but de mettre ma menace à exécution; mais le brigand se pencha à travers la table, et, m'ajustant un coup sur le front avec le goulot d'une de ses longues bouteilles, me renvoya dans le fond du fauteuil, d'où je m'étais à moitié soulevé. J'étais absolument étourdi, et pendant un moment je ne sus quel parti prendre. Lui, cependant, continait son discours.

« — Phus phoyez, dit-il, — que le mié hait te phus dénir dranguile; et maindenant phus zaurez gui che zuis. Recardez-moâ! phoyez! che zuis l'Anche ti Pizarre. »

« Assez bizarre, en effet, — me hasardai-je à répliquer; — mais je m'étais toujours figuré qu'un ange devait avoir des ailes.

— Tes elles! — s'écria-t-il grandement courroucé, — gu'ai-che à vaire affec tes elles? Me brenez-phus bur ein boulet? »

« — Non! oh non! répondis-je très-alarmé, — vous n'êtes pas un poulet; non, certainement. »

« — A la ponne heire! denez-vous tonc tranguile et gombordez-phus pien, hu che phus paderai engore affec mon boing. Z'est le boulet gui ha tes elles, et le Témon gui ha tes elles, et le cran Tiaple gui ha tes elles. L'Anche, il n'a bas t'elles, et che zuis l'*Anche ti Pizarre.* »

« — Et cette affaire pour laquelle vous venez, c'est... c'est?... »

« — Zette avaire! s'écria l'horrible objet; — oh! guelle phile esbesse te vagum mal ellefé haites phus tonque, bur temanter à in tchintlemane et à ine anche z'il vait tes avaires? »

Ce langage dépassait tout ce que je pouvais supporter, même de la part d'un ange; aussi, ramassant mon courage, je saisis une salière qui se trouvait à ma portée, et je la lançai à la tête de l'intrus. Mais il évita le coup, je visai mal, car je ne réussis qu'à démolir le verre qui protégeait le cadran de la pendule placée sur la cheminée. Quant à l'Ange, il comprit mon intention, et répondit à mon attaque par deux ou trois vigoureux coups qu'il m'asséna consécutivement sur le front comme il avait déjà fait. Ce traitement me réduisit tout de suite à la soumission, et je suis presque honteux d'avouer que, soit douleur, soit humiliation; il me vint quelques larmes dans les yeux.

« — Mein gott! dit l'Ange du Bizarre, en apparence très-radouci par le spectacle de ma détresse, — le boffre omme hait drès ifre ou drès avliché. Il ne vaut bas poire zec gomme ça, il vaut meddre te l'eau tans fotre phin. Denez, puffez-moi za; puffez za gomme ein karzon pien zache, et ne biéréz blis maindenant, endentez-phus! »

Alors l'Ange du Bizarre remplit mon verre (qui jusqu'au tiers seulement contenait du porto) d'un fluide incolore qu'il répandait d'un de ses bras. J'observai que les bouteilles qui lui servaient de bras avaient autour du col des étiquettes, et que ces étiquettes portaient l'inscription : *Kirchenwasser*.

La bonté attentive de l'Ange m'apaissa considérablement, et, soulagé par l'*eau* avec laquelle il avait, à diverses reprises, coupé mon vin, je retrouvai enfin le calme suffisant pour écouter son très-extraordinaire discours. Je ne prétends pas relater tout ce qu'il me dit; mais, en substance, j'en retins qu'il était le génie qui présidait aux *contre-temps* dans l'humanité et que sa fonction était d'amener ces *accidents bizarres* qui étonnent continuellement les sceptiques. Une ou deux fois, comme je me hasardais à exprimer ma totale incrédulité relativement à ses prétentions, il se fâcha tout rouge, si bien qu'à la fin je considérai comme la politique la plus sage de ne rien dire du tout, et de le laisser aller son train.

Il parla donc tout à son aise pendant que je restais étendu dans mon fauteuil, les yeux fermés, et que je m'amusais à mâcher des raisins et à chiquenauder les queues à travers la chambre. Mais l'Ange, cependant, interpréta cette conduite de ma part comme un signe de mépris. Il se leva dans un effroyable courroux, rabattit complétement son entonnoir sur ses yeux, lâcha un vaste juron, articula une menace dont je ne saisis pas le caractère précis, et finalement me fit un profond salut d'adieu, en me souhaitant, à la manière de l'archevêque de Gil Blas, « *beaucoup de bonheur et un peu plus de bon sens.* »

Son départ fut pour moi un bon débarras. Les *quelques* verres de laffitte que j'avais avalés avaient eu pour effet de m'assoupir, et je sentis l'envie de faire une sieste de quinze ou vingt minutes, comme c'est ma coutume après le dîner. J'avais à six heures un rendez-vous important, auquel je devais être absolument exact. Ma police d'assurance pour mon habitation était expirée depuis le jour précédent, et une difficulté s'étant élevée, il avait été convenu qu'à six heures je me présenterais devant le conseil des directeurs de la compagnie pour arrêter les termes d'un renouvellement. Jetant un coup d'œil sur la pendule de la cheminée (car je me sentais trop assoupi pour tirer ma montre), j'eus le plaisir de voir que j'avais encore vingt minutes à moi.

Traduit d'Edgar Poe, par Ch. Baudelaire.

(La fin au prochain numéro.)

MM. ÉMILE ET ISAAC PEREIRE

D'origine espagnole, mais nés à Bordeaux, l'un en 1800, l'autre en 1806, MM. Émile et Isaac Péreire sont les petit-fils du célèbre Jacob Péreire, le premier instituteur des sourds-muets, vers la moitié du dernier siècle. Un mot sur cet homme éminent servira de préface naturelle aux faits qui ont motivé l'importance financière que ce nom a acquise aujourd'hui.

Né dans l'Estramadure espagnole, Jacob-Rodriguez Pereira, dit Péreire, vint se fixer en France vers 1740, pour y introduire l'ingénieuse et philanthropique méthode si universellement répandue désormais, en rendant à la société une partie intelligente de ses membres frappés de l'infirmité cruelle qui, jusqu'à cette époque, en faisait des espèces d'ilotes dans la population.

L'Académie des sciences apprécia sur-le-champ toute la portée de l'invention de Jacob Péreire, et ce fut l'illustre Buffon qui rédigea le rapport dont Louis XVI fut si frappé, qu'il voulut recevoir à Versailles le professeur et ses premiers élèves. Convaincu de l'avenir de cette industrieuse méthode, le roi gratifia M. Péreire d'une pension d'État, et l'engagea à ouvrir un cours public. Bientôt d'Alembert, Diderot, La Condamine, Buffon et Jean-Jacques Rousseau furent les auditeurs les plus assidus de ce cours, — et ce dernier, à l'article *Chant* de son *Dictionnaire de Musique*, cita avec les plus grands éloges l'inventeur heureux de « l'art de faire parler les muets. »

En effet, c'était bien là le dernier mot de cette science heureuse dont la *dactylologie*, — ou l'art de s'exprimer par les signes, — n'était qu'un détail. Péreire était parvenu à faire comprendre à ses élèves qu'ils n'étaient *muets*, pour la plupart, que parce qu'ils étaient *sourds de naissance*. Il leur révéla ce que c'était que cette voix de l'homme qu'ils ne pouvaient entendre... leur enseignant à y suppléer, à comprendre et à se faire comprendre, et enfin à saisir l'expression de la pensée au simple mouvement des lèvres!

Ces admirables découvertes eurent un grand retentissement en Europe. L'Académie royale de Londres s'empressa d'appeler le célèbre philanthrope parmi ses membres effectifs, et Louis XVI le nomma son interprète pour les langues espagnole et portugaise. Deux ans plus tard, l'habile précurseur de l'abbé de l'Épée, — que les biographes sont d'accord à considérer comme l'un des esprits les plus originaux et les plus vigoureux du dix-huitième siècle, — recevait, en même temps que Buffon, le cordon noir de l'ordre de Saint-Michel.

Jacob Péreire avait consigné dans des mémoires spéciaux cette méthode, qu'on peut assurément appeler évangélique. Mais par malheur ces papiers furent en grande partie perdus ou détruits pendant la révolution. Pourtant, en 1824, les institutions à l'usage des sourds-muets attirant de toutes parts l'attention des esprits et des cœurs ardents, MM. Emile et Isaac Péreire, fort jeunes encore, recueillirent ce qui restait des documents encore secrets de la méthode de leur illustre aïeul, et les confièrent à l'abbé Périer, directeur du premier établissement spécial. Parmi ces précieux documents figurait cette *dactylologie*, dont on a parlé plus haut, la *méthode* même à l'aide de laquelle on s'exprime aujourd'hui par les signes aussi vite que par la parole. — Jacob Péreire n'était pas seulement un médecin habile, c'était aussi un mathématicien distingué, — et ce qu'il est curieux de constater aujourd'hui, c'est que ce vaste esprit, ce grand homme (un tel titre est bien dû à son admirable découverte!) avait appliqué ses connaissances spéciales à tous les sujets qui devaient, un siècle plus tard, illustrer ses petits-fils. C'est ainsi, par exemple, qu'on a conservé de lui des mémoires extrêmement intéressants sur la propulsion des navires par des moyens mécaniques suppléant le vent, — sur la construction *des habitations en commun*, — de nombreuses études sur les impôts, — sur les assurances, — et tout particulièrement sur la création des emprunts d'Etat par obligations, avec primes, lots, etc., tout le système financier enfin, qui fait aujourd'hui la fortune des institutions publiques.

Ajoutons encore, pour achever ce croquis relatif à un homme dont l'illustration mériterait assurément une étude approfondie, que c'est à Jacob Péreire que les israélites de France doivent de pouvoir être enterrés dans les cimetières consacrés. Il profita de la bienveillance toute particulière dont l'honorait Louis XV pour obtenir ce témoignage très-apprécié de la bienveillance du roi pour ses co-religionnaires de France.

L'ancêtre des frères E. et I. Péreire ainsi rapidement indiqué, arrivons aux deux célèbres financiers, dont une page de ce journal, voisine de celle-ci, offre les portraits réunis.

Ayant, fort jeunes encore, perdu leur père, ils durent à la sollicitude ferme et éclairée de leur mère de recevoir la solide éducation qui devait être la base de leur avenir. Pendant vingt ans cette femme courageuse et si digne d'estime lutta énergiquement pour élever ses fils; elle leur donna l'exemple du travail et de la persévérance, et devint le premier et le principal artisan de leur fortune. Ce fait voulait sa place, entre la mention de l'aïeul et ce qui doit suivre, sur les deux personnages qui font l'objet principal de ces notes biographiques.

Unis par une communauté complète d'études, de travaux et de vues, — comme ils le sont par les liens du sang, — fidèlement associés dans la conception de leurs entreprises comme dans l'exécution, les noms de MM. Péreire ne sauraient être séparés en ce grand rôle qu'ils jouent au premier rang de l'histoire financière de notre époque. On ne trouve guère entr'eux d'attributions particulières que celles qui résultent parfois et forcément de quelque différence d'âge. Aussi serait-il fort difficile de préciser, dans l'œuvre commune, le contingent particulier de chacun! C'est la double portée de leur intelligence, et ce double éloge de leurs caractères, qui forment ainsi la double force de leur mission.

Cousins de M. Olinde Rodrigues, disciple et héritier des doctrines économiques de Saint-Simon, MM. Péreire furent de bonne heure attirés dans la pléïade d'esprits novateurs que laissa après lui le fondateur de cette école, aujourd'hui représentée sur différents sommets du monde de l'intelligence pratique. Ils partagèrent les travaux préparatoires de MM. Enfantin, Bazard, Eug. Rodriguez, Buchez, Laurent, Margerin, Duveyrier, Michel Chevalier, et autres éminents penseurs, qui apportaient dans l'examen des questions les plus importantes de l'ordre social les aubes lumineuses de la doctrine saint-simonienne. Il est curieux de remarquer que les premiers écrits de MM. Péreire purent ainsi, dès 1826, émettre les idées, — hardies pour l'époque, mais devenues pratiques

aujourd'hui, — qui ont présidé, depuis, à la formation de plusieurs de leurs plus brillantes entreprises : le Crédit foncier, — le Crédit mobilier, — le Comptoir d'escompte, etc., etc.

Bientôt, l'entrée en possession du journal *le Globe* permit à ces plumes investigatrices de propager les idées financières dont nous voyons désormais la féconde application. Ils poursuivirent leur œuvre : — M. Émile Péreire dans *le National*, où l'avait appelé Armand Carrel, et dans *la Revue encyclopédique*, — M. Isaac Péreire dans *le Temps*, dans *le Journal des connaissances utiles*, et dans *les Débats*. Notons que ce dernier fut l'inventeur du *Bulletin financier* ou compte-rendu quotidien de la Bourse, généralement adopté depuis et partout. Dans ces divers organes ouverts à la propagation de leurs idées, MM. Péreire révélèrent des esprits profondément organisateurs, et donnèrent ainsi ce qu'on pourrait appeler la clef de toute leur carrière.

Un de leurs arguments favoris était la question, si nouvelle alors, des chemins de fer, et celle plus hardie, de l'association des capitaux épars se substituant à leur rivalité. M. Émile Péreire avait ainsi conçu l'idée du premier essai de railway sur Saint-Germain. Mais rien n'était mûr encore sur notre sol pour répondre cet appel, et il fallut trois ans de prédications et de démarches, à l'activité des deux frères, avant de pouvoir réunir les *cinq* millions nécessaires à la construction de ce bout de chemin, — que plus tard la compagnie devait revendre *soixante!*

Bientôt après, MM. Péreire réussissaient dans une opération beaucoup plus vaste : ils formaient cette puissante association de banquiers parisiens en tête desquels figurait le baron James de Rothschild, pour l'exécution du chemin de fer du Nord. Dès ce moment, leur autorité, leur influence s'agrandirent, et, profitant habilement de l'apaisement général né du coup-d'État, ils entrèrent les premiers, et pour ainsi dire avec toute l'ardeur d'une seconde jeunesse, dans le grand mouvement d'affaires qu'ils ne devaient pas tarder à diriger.

En effet, jusque-là promoteurs intellectuels plutôt encore que nominaux d'entreprises en pleine prospérité, à dater de 1852 les frères Péreire attachèrent enfin leur nom aux opérations qu'ils étaient désormais assez forts pour conduire, comme ils avaient été assez intelligents pour les concevoir. Les premières affaires, nées de cette phase nouvelle de leur carrière, furent le chemin de fer du Midi et le Canal latéral. Le Crédit Mobilier suivit de près. Ces grandes opérations, la dernière surtout, si hardie, si puissante et si féconde, n'ont pas à être appréciées ici. Il suffira de rappeler que le Crédit Mobilier, dirigé avec une habileté hors de toute prévision, a prêté plus de douze cent millions aux chemins de fer français, acheté les chemins de fer autrichiens, fondé la colossale affaire des voies ferrées de la Russie, etc., etc., etc. Il serait plus rapide de citer les grandes affaires où le Crédit Mobilier n'intervient pas, que d'indiquer le nombre de celles qu'il vivifie. Et ici apparaît en plein l'heureuse application de l'idée saint-simonienne : la neutralisation des influences individuelles qui jusqu'alors avaient pesé sur le monde financier, et l'inauguration de la puissance des capitaux associés.

Enumérer les nombreuses entreprises ou opérations auxquelles MM. Emile et Isaac Péreire ont donné la vie, serait changer cette colonne en une sorte de table des matières de leur féconde carrière. La plupart de ces entreprises sont célèbres. Il nous suffira de rappeler plus particulièrement l'attention publique par leurs conséquences matériellement visibles : nous voulons parler de ces compagnies immobilières qui transforment, éclairent, aèrent, assainissent enfin la capitale, en contribuant si heureusement à son agrément, à son aspect pittoresque, à son éclat monumental. Des boulevards, des squares, des rues divisant tout le nord-ouest de Paris; — les parcs de Neuilly et de Monceaux mis en communication directe avec la Madeleine; — d'immenses espaces ainsi ajoutés aux quartiers encombrés; — de vastes hôtels introduisant chez nous, avec un développement de confort, les caravansérails américains, et maintes autres encore qu'il serait superflu d'énumérer, sont les plus visibles de ces opérations, aux avantages desquels des milliers d'actionnaires prennent part. Mais cette puissante initiative de construction ne se renferme pas dans la capitale seulement; Marseille est en ce moment à la veille de voir se transformer ses vieux quartiers, et sur maint autre point de la France, les compagnies créées par MM. Péreire vont entreprendre ce qui a si bien réussi en plein Paris.

Arrivés au plus haut degré de la fortune et de l'influence, animés de l'aptitude consommée comme de la passion des affaires, MM. Emile et Isaac Péreire exercent une action décisive sur l'industrie de notre pays, comme sur celle des contrées qui puisent à nos idées et à nos capitaux. Mais, empressons-nous de le dire, nul mieux que ces parvenus de l'intelligence ne se montre digne de leur fortune et de leur autorité, par la bienveillance des formes et l'aménité des relations. Si leur puissance financière les fait souvent requérir jusque dans les hauts conseils de la politique, leurs goûts les ramènent souvent aussi dans les sphères moins agitées du monde, des lettres et des arts, et leurs relations officielles ne les détournent pas de leurs sympathies artistiques. C'est ainsi, par exemple, que M. Emile Péreire fut l'un des promoteurs de l'exposition posthume des œuvres de Paul Delaroche au palais des Beaux-Arts. Il s'était, sur l'estimation même des propriétaires, porté caution pour les tableaux réunis sous un même danger de destruction. — Les salons des frères Péreire, où se rencontrent à la fois et le ministre en exercice et l'artiste de la mélodie ou de la couleur, le sénateur et l'écrivain, sont ornés des chefs-d'œuvre de tous les arts; on y fait la meilleure, la plus attrayante musique de Paris. — Leur famille est déjà assez nombreuse pour se partager les devoirs de l'hospitalité. — M. Isaac Péreire, qui a épousé en secondes noces une de ses nièces, avait de son premier mariage un fils, M. Eugène Péreire, aujourd'hui âgé de trente-deux ans, et marié avec une demoiselle Fould. Ancien élève de l'École Centrale, il a pris part aux affaires de son oncle et de son père d'abord comme ingénieur, et en suite en qualité d'administrateur. Il représente la famille au point de vue de la charité sociale dans le *Conseil de l'assistance publique* de la ville de Paris, dont il est membre très-actif. — Les deux jeunes fils de M. Emile Péreire sont aussi ingénieurs civils, et ils ont également reçu la forte éducation nécessaire à leur avenir; car il ne s'agit pas ici de ces jeunes oisifs dont l'unique désir est de jouir des fruits du travail paternel, mais bien de précoces et actives intelligences qui désirent apporter leur part de travail dans la grande famille sociale. — Le *Monde illustré*, qui s'applique à faire passer sous les yeux de ses nombreux abonnés les traits de toutes les illustrations européennes, ne pouvait donc manquer, ayant récemment ouvert la série des financiers, de faire suivre de près un premier portrait spécial, par ceux de MM. Emile et Isaac Péreire, — et d'ajouter à des notes rapides sur ces



MM. Émile et Isaac PÉREIRE. (D'après une photographie de M. Nadar.)



GUERRE DU MEXIQUE. — Combat de Cerro de Leone, livré le 18 décembre. (D'après un croquis de M. Théophile Kopff, du 2e chasseur d'Afrique.)

deux personnages, la mention, inattendue sans doute pour bon nombre de lecteurs, des faits qui firent l'illustration de leur aïeul.

JULES LECOMTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

COMBAT DE CERRO DE LEONE

Le 18 décembre dernier, la colonne commandée par le général Berthier, sous les ordres du général Bazaine, s'était avancée de Jalapa à Bruz-Blanca, dans la direction de Perote. A neuf heures du matin, la division fit sa grande halte, et c'est pendant sa station qu'elle apprit la présence de l'ennemi en avant de ses positions. Les soldats reposés, les dispositions prises, le général Bazaine donne, à une heure, l'ordre de s'avancer vers le corps mexicain. La colonne prit à travers une forêt de pins, précédée par la cavalerie auxiliaire du général Marquez. A sa suite venaient le lieutenant-colonel Margueritte à la tête d'un escadron du 12e des chasseurs de France, le 3e régiment des zouaves et le 7e bataillon des chasseurs à pied.

A la sortie des bois, les lanciers de Marquez furent accueillis par une fusillade des plus vives qui les contraignit à se replier vers le 12e des chasseurs. Sans perdre de temps, le général Bazaine lance sur la droite une compagnie de zouaves en tirailleurs, et ordonne au lieutenant-colonel Margueritte de charger la cavalerie ennemie. Tandis que ce double mouvement s'accomplissait avec une décision et une vigueur irrésistibles, le général Bertier dirigeait les évolutions de l'infanterie, échelonnait les zouaves par compagnies, couvrait avec le 7e des chasseurs à pied la route qui mène à Cerro de Leone. En même temps l'artillerie entrait en ligne et prenait des positions successives, qui, combinées avec l'ensemble de l'attaque, ne permettaient à l'ennemi de prendre pied sur aucun des points de sa ligne. Harcelé de toutes parts, menacé dans les directions que l'attaque n'avait pas encore compromises, le corps mexicain se replia vers les bois où commença pour lui une pleine déroute. Après deux heures de combat, il avait disparu, laissant sur le terrain ses morts et ses blessés, ces derniers fort nombreux.

L'action était terminée d'assez bonne heure pour que la colonne pût continuer son mouvement en avant et atteindre Cerro de Leone avant la nuit. Le lendemain elle se présentait devant Perote. La place est dominée par une citadelle; mais l'ennemi n'avait pas osé se fier à l'avantage de cette position et avait délogé avant l'arrivée de nos troupes.

Nous avons énuméré avec assez de détails les incidents du combat pour que nos lecteurs comprennent aïsément la gravure que nous leur offrons. Elle se recommande, du reste, par une exactitude tellement scrupuleuse qu'elle nous dispense de plus amples développements.

MAC-VERNOL.



VARIÉTÉS : *Les Mousquetaires du Carnaval*, folie-vaudeville en trois actes, par MM. Grangé et Lambert Thiboust. — PALAIS-ROYAL : *Jean Torgnole*, vaudeville en un acte, par MM. Grangé et Lambert Thiboust. — *La Comédie des Animaux*, un volume, par M. Méry.

Il aurait été beaucoup plus simple et tout aussi amusant de faire passer le bœuf-gras et son cortège sur la scène des Variétés, que de nous montrer ce vaudeville sans queue ni tête intitulé : les *Mousquetaires du Carnaval*. « Je ne suis pas ennemi d'une douce gaité, » pour parler comme M. Prud'homme; en fait de farces, j'admets volontiers les plus énormes; mais il ne me suffit pas qu'on souffle dans une trompe et qu'on se colle un nez de carton au milieu du visage. Si c'était pendant un acte seulement ! Mais trois actes de *Ohé* ! et puis encore de *Ohé !* Ce tapage n'est plus un divertissement; c'est une réduction mesquine des soirées du Casino Cadet.

Les mousquetaires en question sont trois jeunes gens qui ont entrepris de se venger de leur propriétaire, et qui empruntent leurs *scies* et leurs costumes au roman de M. Alexandre Dumas. Ce propriétaire a dissipé la dot de sa pupille, et il cherche partout un gendre peu regardant sur le chapitre des comptes de tutelle; il le cherche à travers les jours gras, dans les réunions travesties, parmi les crêpes et les quadrilles, sous les pianos, dans les couloirs de l'Opéra. Mais le vertige carnavalesque dont tout Paris est possédé est un obstacle continuel à ses desseins. Son notaire, habillé en bébé, se refuse énergiquement à passer quelque acte que ce soit; sa pupille elle-même court la prétentaine sous le pantalon écaillé d'une divinité infernale. Le malheureux propriétaire est obligé, à un moment donné, de se déguiser lui aussi, et de s'affubler d'un costume de sauvage, pour rattraper tout son monde. Il est poursuivi par les trois mousquetaires, acharnés après lui comme les furies après Oreste, et contraint finalement à subir leurs conditions.

Le peu qu'il y a d'originalité et d'esprit dans *les Mousquetaires du Carnaval* est étouffé par le vacarme de la mise en scène. Egarée là-dedans comme dans un colin-maillard, Mlle Alphonsine évite les cassecou, et c'est tout ce qu'elle peut faire. M. Dupuis représente un gandin morfondu, qui croit se *régénérer* en passant les nuits au bal et en recevant des coups de poing sur l'œil; cette figure pouvait être drôle, elle est restée à l'état de silhouette. — J'allais oublier de dire que le notaire s'appelle Palognon.

Je le répète, j'aime mieux le bœuf-gras.

Jean Torgnole a servi pour les débuts de M. Berthelier au Palais-Royal. On faisait autrefois beaucoup de petites pièces de ce genre populaire : *Blaise le Hargneux*, *Christophe Le Rond*, *Titi le talocheur*, etc. Elles paraîtraient un peu naïves aujourd'hui, et *Jean Torgnole* a eu grand besoin de la verve et de la voix de M. Berthelier, passé maître en l'art de dégoiser des chansons. Une « torgnole » en langage populaire signifie un soufflet, une calotte, une giffle; le nom en a été donné au matelot Jean, à cause de sa main leste. Après un voyage de deux ans, Jean revient au pays, noirci, brûlé, et toujours amoureux; mais sa promise s'est lassée de l'attendre, et il la retrouve mariée à Clochedoux. En avant les torgnoles! Jean en distribuerait encore, s'il ne sentait tout à coup un petit bras tremblant passé sous le sien; c'est le bras de Margotte, une digne fille, qui a soigné la vieille tante de Jean pendant une longue maladie. Jean voit sa colère se fondre insensiblement à son doux parler et à son doux regarder. Au diable Jacqueline l'infidèle! Vive Margotte au bon cœur! C'est celle-ci qu'il épouse, et vous entendez d'ici la belle ronde finale. On se croirait aux *Doublons de ma ceinture*. Le succès de M. Berthelier a été complet, en vérité.

Il existe — heureusement! — une autre comédie que celle qui défraie les théâtres. Ce grand mot et cette grande chose tiennent souvent mieux à l'aise dans un simple volume que dans un lourd édifice à colonnes grecques et à plafond lumineux. Je suis certain de ne pas être contredit par les personnes qui liront *la Comédie des Animaux*, un livre tout récent de M. Méry.

« Tout est comédie en ce monde, écrit le spirituel auteur; Dante a fait *la Comédie de l'Enfer*, Balzac *la Comédie de la Terre*, Théophile Gautier *la Comédie de la Mort*; il y avait donc encore une humble et modeste place pour *la Comédie des Animaux*? » Pas si humble, mon cher poëte! Il est peu de pièces, dans l'ancien et le nouveau répertoire, qui vaillent votre chapitre : *le Savant et le Crocodile*; un acte excellent encore, c'est *le Rat*. Mais la plus grosse somme de vos sympathies se dépense pour les éléphants. L'éléphant est votre péché, je ne dirai pas mignon, mais favori. Vous l'auriez fait consul à Rome. Il faut lire, dans ce charmant volume, plus profond qu'aucun cours d'histoire naturelle, le récit de vos rapports, de vos coquetteries et de vos brouilles avec l'éléphant Jémidar, — qui ne vous pardonna jamais vos relations avec un tigre de Bengale. On a appelé La Fontaine l'Homère des lapins; après *la Comédie des Animaux* on devra appeler Méry le Molière des éléphants et le Shakspeare des tigres.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *L'Illustre Gaspard*, opéra-comique en un acte de MM. Duvert et Lauzane, musique de M. Eugène Prévost. (11 février.) — Concerts populaires.

Le pays de Brignolle est ravagé par autant de brigands qu'on en a pu compter à l'Opéra-Comique depuis une trentaine d'années. Les bandes qu'ils forment ont un chef commun, un homme de génie à sa manière, une sorte de Cartouche ou de Mandrin, avec cette différence qu'il s'appelle Gaspard. Les méfaits de cet illustre coquin sont innombrables; point de caisse de banquier à dix lieues à la ronde où il n'ait fourré la main, point de portes qu'il n'ait crochetée, ni de mur qu'il n'ait escaladé.

> Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
> L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage,
> *Gaspard* dérobait tout. . . . . .

Quelle bonne prise ce serait pour M. de Cavaille, maire de Brignolle! Le pauvre homme en rêve tout éveillé; c'est sa marotte, c'est la seule ambition de sa vie : « Prendre l'illustre Gaspard, et puis mourir! »

Sa tête est tellement encombrée par ce gigantesque projet, qu'il ne s'aperçoit même pas qu'un jeune étourdi, éperdu d'amour, s'est introduit dans sa maison à la poursuite de sa fille Armande. Ce n'est pas pourtant qu'il y ait péril dans la situation, car Armande n'aime pas Balandier, auquel elle se heurte à tous les pas, et qui, outre cette obstination compromettante, affecte des manières qui sont d'un fou plutôt que d'un mari. Pour ne parler que de la bizarrerie la plus saillante de son caractère, tout ce qui tombe sous sa main il le met dans sa poche, dont il fait ainsi le réceptacle des choses les plus incohérentes.

Le malheur veut que Balandier aime Armande. Or, devant cette incompatibilité d'humeur, il ne reste plus à l'infortuné qu'un parti extrême à prendre : il s'expatriera, il ira n'importe où, à Cayenne, par exemple... Mais il en coûte cher pour aller si loin; et Balandier, à suivre Armande, a dépensé jusqu'à sa dernière pistole. Comment donc faire?... Il s'informe, il questionne tout le monde, et le hasard veut qu'il tombe sur un des prétendants d'Armande, lequel a tout naturellement intérêt à l'envoyer se promener très-loin.

— Vous voulez partir pour Cayenne? Eh bien! mon cher monsieur, rien de plus facile. Vous allez vous rendre chez M. de Cavaille, maire de la ville, et il vous suffira de lui dire que vous vous appelez l'illustre Gaspard; alors vous verrez que les mesures les plus immédiates seront prises pour vous rendre à destination et sans qu'il vous en coûte un rouge liard. On vous donnera même une escorte.

Balandier, qui n'a jamais entendu parler de l'illustre Gaspard, s'en va naïvement débiter ce boniment à M. le maire, lequel saute à trois pieds en l'air, comme s'il avait gagné un gros lot. Cependant, sa position est assez embarrassante; car tout ce que Brignolle contenait de gendarmerie est parti à la recherche du fameux chef de bande. Il faut donc retenir à tout prix le prétendu Gaspard; aussi lui fait-on mille politesses, on va jusqu'à l'inviter à dîner... et le quiproquo dure jusqu'au moment où Cavaille découvre que son prisonnier n'est autre que le fils d'un de ses meilleurs amis. Il va sans dire que Balandier épouse Mlle Armande de Cavaille.

Le défaut de ce mince vaudeville est qu'on parle beaucoup de Gaspard et que Gaspard ne paraît pas, qu'il n'est pas arrêté et que, comme disent les grands journaux, « selon toute probabilité le brigandage continue.... » La donnée peu consistante de la pièce est d'ailleurs rachetée par les saillies plaisantes qui fourmillent dans le dialogue. C'est un défilé perpétuel de métaphores aimablement insensées et de tropes à rendre folles les cinq académies; en un mot, de tout ce qui compose cette rhétorique inventée par MM. Duvert et Lausane, et professée depuis trente ans par Arnal.

La musique... Y avait-il de la musique? Nous n'en avons conservé qu'un souvenir assez confus. Nous savons bien que par moment les acteurs se sont mis à chanter et l'orchestre à bourdonner quelque chose d'assez vague, en tous cas quelque chose de très-superflu et qui n'a fait que de nuire à la rapidité de l'action. Mais, après tout, le compositeur n'est guère coupable de n'avoir pu trouver de mélodie là où la mélodie était introuvable; car ce qu'il y a de très-sûr

et ce qu'on a l'air de ne pas vouloir comprendre, c'est qu'une comédie d'intrigue est ce qu'il y a de moins propre à faire naître la musique, qui est avant tout une langue sentimentale, plus faite pour être comprise du cœur que de l'esprit.

Sans entrer bien avant dans la philosophie de l'art, on peut poser cet axiome : que les sons ne sauraient exprimer l'idée d'action. Leurs différentes combinaisons et la manière dont ils s'enchaînent pourront faire passer dans mon âme une partie de ce que ressent le héros du drame ; la mélodie pourra me dire : « Un tel est gai ou un tel est triste, il aime ou il hait.... » mais elle ne me dira pas : « Il entre ou il sort, il rencontre un de ses amis qu'il ne croyait pas voir et ce contre-temps réduit à néant tous ses projets ; il voulait demeurer, mais il faut qu'il parte; d'ailleurs, sa ressemblance avec telle personne lui cause tous les jours des embarras nouveaux... etc... » Or, dans *l'Illustre Gaspard*, on n'aime pas d'un amour emporté, on ne hait pas non plus d'une façon bien féroce ; en revanche, on entre et on sort beaucoup! L'élément agir domine l'élément sentir, et la musique devient impossible ou gênante si on s'obstine à en produire.

De là cette conversation sténographiée au foyer :

— De qui est la musique?

— La musique est de... trop.

Le mot doit être d'un compositeur.

Ce qu'il y a de certain, c'est que *l'Illustre Gaspard* a un tel faux air de lever-de-rideau à jouer aux Variétés ou au Palais-Royal, que, s'il en était encore temps, nous en repasserions le compte-rendu à notre cher confrère de la colonne ci-contre.

C'est Couderc qui fait Balandier, à qui il prête tout le piquant de son jeu, plein d'originalité et de fantaisie.

— Depuis deux dimanches, le public des Concerts populaires semble tout fier d'avoir découvert un violoncelliste à qui il prodigue les ovations les plus bruyantes. Le fait est que M. Poëncet possède un des plus riches coups d'archet qui soient à Paris; son jeu est large et puissant, son style irréprochable ; et on s'en est bien aperçu à la manière dont il a joué (quatre fois en deux séances) l'admirable air de ballet de *Prométhée*. Ç'a été toute une révélation.

Nous reviendrons d'ailleurs bientôt sur les concerts de M. Pasdeloup, qui sont toujours un événement, et un événement heureux.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Voilà Paris en carême. La mode va-t-elle s'amender et faire pénitence? C'est ce dont je doute fort. En attendant les actualités printannières qui ne vont pas tarder à surgir, elle vit des souvenirs du carnaval. Que de bals costumés, et quel steeple-chase de fêtes plus brillantes les unes que les autres!

Au bal des Tuileries, une gracieuse innovation s'est produite :

— Peu de costumes, avait dit S. M. l'Impératrice, et beaucoup de dominos !

Il fallait se conformer au désir manifesté par l'Impératrice, tout en restant élégante et jolie. Et le domino classique est si laid.

Une seule autorité artistique pouvait tout concilier : *Gagelin !*.....

Des dominos romantiques, poétiques, diaphanes, transparents comme des ailes de papillon, furent confectionnés à huis-clos, et le soir on vit tout d'un coup apparaître des dominos de crêpe rose, de crêpe bleu, de crêpe blanc, de crêpe mais, encadrés d'une grosse rûche découpée en crêpe.

Ces dominos voilaient à demi de ravissantes toilettes de bal en tulle blanc bouillonné, garnies de fleurs et de rubans assortis à la nuance du domino.

Quelle fraîche métamorphose! Une femme, verte fleur, elle a l'air tout simplement de s'abriter dans son calice.

Parmi les plus beaux costumes créés par *Gagelin*, citons : de véritables marquises Louis XV, — une Marie-Antoinette, — une princesse de Lamballe, — une dame de qualité sous Charles VII, en 1460, — et une dame de la cour sous Charles IX.

Ce dernier costume était porté par Mme Ernest Feydeau qui a obtenu, comme beauté et comme distinction, un succès aussi enthousiaste que les romans de son mari.

Esquissons-le en deux traits de plume.

Sur une robe de velours rubis se drapait une tunique en brocart vert et or retenue par un gros câble en or faisant ceinture. Le corsage, en velours rubis, était taillé d'après les robes du temps, et s'évasait du cou pour laisser tuyauter une fraise en vieux point de Venise pailleté d'or.

La coiffure était un chapeau Charles IX avec aigrette de pierreries et panache de flocons de plumes reposant sur un coussinet de velours-rubis.

Ce costume figurait au bal de Mme la comtesse Walewska, qui personnifiait la musique.

Que j'en aurais long à vous dire si je pouvais retourner en arrière!

La mode est à peine remise de tous ses assauts de coquetterie.

Qu'y a-t-il en fait de nouveautés?

Les *Magasins du Louvre* organisent déjà leur exposition printannière.

La longue galerie préposée aux soieries commence à draper des taffetas légers et nouveaux. Les touts petits dessins, les mille rayures et les semis détachés auront la vogue.

La moire antique s'est fleurdelysée et animée de dispositions charmantes. Elle reste au pouvoir pour les riches toilettes, de même que le taffetas antique.

Je puis vous prédire d'avance une surprise que le Louvre vous réserve.

Cherchez! vous ne trouverez jamais!

C'est ce que les belles dames aiment le plus après les bijoux et les fleurs.

Suivez avec attention toutes les opérations du Louvre, et vous verrez ma prédiction s'accomplir.

Avant de vous offrir les premières violettes de la mode, admirons plusieurs toilettes de bal créées par la maison *Paris et Carpentier*.

On dansera encore, même en carême.

On fera moins de bruit, moins de tapage, mais la mode et la toilette n'y perdront rien,

La toilette de bal est toute une étude de style et de coloris. Elle embellit où elle ridiculise une femme. Il n'y a pas de juste milieu dans l'élégance. Tout ou rien. Il faut donc avoir recours à des artistes de talent pour être savamment habillées.

Il ne s'agit pas de surcharger une robe pour qu'elle soit charmante. Loin de là. Et c'est ce que prouve la maison *Paris et Carpentier*, avec les toilettes suivantes :

Une robe de tulle bouillonnée en flots en courroux ; des vagues de tulle. Comprenez l'effet : des bouquets de violettes, abrités dans un nid de blonde, capitonnent les flots de tulle de distance en distance ;

Une robe en tulle rose frimaté en coquilles sur un transparent de taffetas rose, avec enlacements de primevères, vous décrivant des couronnes passant l'une dans l'autre, et représentant comme une tunique Pompadour;

Une robe de tulle mauve, rayée de bouillons de tulle en biais, sur dessous de taffetas mauve, avec spirales de bouquets de lilas blanc, et lilas tournant en mirliton sur la jupe.

Comme c'est frais, n'est-ce pas? et comme ces trois toilettes respirent le printemps?

Encore quelques jours, et nous allons voir arriver tout pimpant M. le chevalier Printemps, avec une rose-pompon à sa boutonnière.

Comment le recevoir?...

Avec des chapeaux nouveaux édités par la *maison Herst*, 8, *rue Drouot*.

Ils ont le pouvoir de rajeunir et de donner au visage une expression toute spirituelle.

Vous m'écoutez, et vous me dites : « Certains chapeaux auraient-ils de l'esprit? »

N'en doutez pas.

Ils sont l'expression gracieuse de l'artiste qui les fait éclore. Et Mme Herst a du goût à en revendre.

Voici ses premiers :

Un chapeau Lavallière en crêpe, orné d'une crête en dentelle noire ressortant au milieu d'une demi-couronne de plumes assorties, frimatées de marabout;

Un chapeau de tulle brodé, encadré d'un rouleau de velours vert, avec aigrette de lilas blanc et feuillage de lierre;

Une capote de crêpe lisse rose, avec bavolet de dentelle noire, et torsade de tulle noir retenu par un pouff de plumes;

Une capote de crêpe mauve toute fleurie de violettes de Parme.

Les rubans de *la Ville de Lyon* chantent aussi le printemps.

Le ruban Rassat, médaillé à l'Exposition de Londres, et représentant des études de fleurs naturelles, reproduit un délicieux effet sur des toilettes de tulle blanc et de tarlatane, disposé en large ceinture.

La ceinture Fontange a également un succès de jeunes filles et de jeunes femmes, tant elle a de coquetterie charmante.

Vous souvient-il de cette ceinture faisant brassière sous les bras, et emprisonnant à mi-jupe une tunique vaporeuse, en se nouant par derrière avec deux pans?

En outre des résilles de chenille de toute couleur, faisant seconde jupe sur des robes bouillonnées de tulle, la *Ville de Lyon, passementière de l'impératrice Eugénie*, édite des volants en chenille, qu'on dispose sur des toilettes de taffetas et de moire antique.

Pour le printemps, la chenille va se montrer sur les toilettes nouvelles.

Puis elle disparaîtra comme toutes les fantaisies qui vivent une saison.

Les fleurs artistiques de *Mlle Pitrat* annoncent aussi le réveil de la nature. Elles reproduisent toute une floraison de lilas de serre, de violettes, de primevères, de muguet, de roses de mai, de crocus, qui font au chevalier Printemps un si délicieux cortége.

Toutes ces aimables fleurettes s'animent sous les doigts de fée de Mlle Pitrat, qui leur donne le souffle de la vérité et de l'intelligence.

Tantôt elles sont groupées en pouff, tantôt en aigrette, ou bien couronne Florian, ou bien encore en diadème. Mlle Pitrat ne fait pas la coiffure banale qui sied à tous les visages. Elle s'inspire, au contraire, de la physionomie pour mieux faire valoir la beauté et l'élégance.

C'est ainsi que la véritable artiste se révèle.

Puisque le bal nous retient encore, décrétons une nouveauté dans la mode industrielle.

Ce sont les burnous, les rotondes et les pointes en dentelle de *yak*, d'une blancheur mate et nacrée.

Cette dentelle, fabriquée par la *maison Ferguson* aîné, si réputée pour ses magnifiques dentelles de Cambrai, imitant le Chantilly, est d'une distinction parfaite.

Les grandes maisons de confections et de robes en font de délicieux burnous pour sorties de bal, doublés de taffetas blanc ou de taffetas de couleur assorti à la toilette.

Pour toilettes de courses au bois de Boulogne, les rotondes en dentelle de yak seront en faveur, de même que les rotondes en dentelle de Cambrai.

La dentelle se permet aussi des caprices. Elle est dans son droit. Elle se métamorphose au gré de la mode et des toilettes du jour.

Les entredeux de dentelle luttent avec la passementerie.

Qui l'emportera sur les toilettes légères?

Qu'est-ce que cette dentelle de yak, me dira-t-on?

La soie filée et tissée de la plus belle chèvre du Thibet.

Dans son dernier courrier de Paris, M. Jules Lecomte fait l'éloge de la *Ceinture Regente*, en disant qne les femmes ont renoncé au corset, et qu'elles ont enfin consenti à être belles et naturelles.

Cette amélioration dans la mode est due à *Mmes de Vertus sœurs*, qui ont taillé, d'après la statuaire, une ceinture ingénieusement modelée, ne cambrant que la taille, et laissant à la poitrine toute sa radieuse éclosion.

C'est à dater de la *Ceinture Régente* que la beauté des lignes et des courbes a osé se montrer dans toute sa splendeur.

Le corset n'avait qu'un but : *comprimer*.

C'était la mode d'être pâle et étiolée, et de ressembler à une poupée à ressorts ne se mouvant qu'avec peine.

Notre spirituel collaborateur, tout en reconnaissant, d'une part, qu'il y a progrès, tempête contre la crinoline et contre les robes ressemblant à des monuments. Il a raison.

En vain la mode essaye de faire des jupes unies et sans aucun ornement, les femmes protestent. Elles ont contracté des habitudes de falbalas et de garnitures. Cependant, il faudra bien revenir à une simplicité de bon goût.

Que mettre, d'ailleurs, sur une robe de foulard à dispositions? Le foulard uni a besoin de décor; mais les foulards illustrés de bouquets de fleurs et de dessins artistiques peuvent aisément s'en passer.

Je parle du foulard, et pour cause.

Il domine et il accapare la mode.

Le printemps va en faire ses plus pimpantes et ses plus jolies toilettes.

Avec le prix d'une robe de taffetas, on a deux robes de foulard, c'est à considérer.

Mais le foulard ne se trouve pas dans la première maison venue; il faut le demander à la *Malle des Indes, passage Verdeau, faubourg Montmartre*, qui vient d'agrandir son magasin, trop petit pour ses affaires européennes.

La Malle des Indes envoie des échantillons à toute belle dame qui lui en fait la demande, même à l'étranger. Voici les foulards printaniers :

De toutes petites dispositions miniatures, variées à l'infini, sur fond cuir, mode, gris-sarde, gris-marengo, marron doré, lilas de Perse, primevère, bleu impérial, bleu-mexico, bleu-turquoise, maïs, violette de Nice, vert d'Isly.

Et de larges rayures marquées par un tout petit filet blanc sur bleu de Chine après la pluie, ou toute autre nuance. Je ne dis pas toutes les fleurettes, car on peut en savoir autant que moi en faisant venir des échantillons de foulards unis ou de foulards illustrés.

La maison Leborgne et Henneveu, *rue du Bac*, envoie également des échantillons de toile et des modèles de trousseaux, quand les trousseaux sont d'une certaine importance.

Cette première maison de lingerie vient de résoudre un problème d'économie et d'élégance : elle établit pour 1,500 *fr.* un trousseau aussi complet que possible.

Quant aux toiles, elle en a fait provision, comme la fourmi de la fable, avant la hausse, de sorte qu'elle peut en livrer, de qualité exceptionnelle, bien au-dessous du cours actuel. C'est un immense avantage, dont nos lectrices de province devront profiter. Pour draps et pour chemises, il y a un bénéfice réel.

En fait de services de table, les services à armoiries et à chiffres tissés ont une grande autocratie d'élégance, de même que des serviettes spéciales pour le dessert, qui sont entourées d'une frange.

Une très-charmante lectrice me demande l'adresse de *M. Delettrez*, relativement au Lait de Cacao et à la Crème de Lis des Vallées.

Ces deux produits de la parfumerie du Monde Élégant sont exquis pour le teint, et lui donnent très-sérieusement un velouté et une fraîcheur éclatants.

Le *Monde illustré* ne parle jamais qu'à bon escient.

Demandez, chère madame, à *M. Delettrez*, 11, *rue d'Enghien*, le catalogue de sa parfumerie extrà-fine, vous aurez de quoi choisir, je vous en réponds, comme cosmétiques, comme eaux de toilette et comme parfums pour le mouchoir.

Puisque vous me demandez mon avis, prenez l'Eau de Cologne du Grand-Cordon, qui mérite la décoration qu'elle porte, et l'Essence de Violette ; vous vous croirez en plein printemps en respirant votre mouchoir.

A propos de mouchoirs, *Chapron* vient de prouver qu'il n'y a qu'un *Chapron*, en éditant des mouchoirs typiques pour les plus riches costumes de tous les bals costumés qui viennent d'avoir lieu.

La mode exige que le mouchoir soit en harmonie avec la toilette. Il y a donc une série de mouchoirs dont la nomenclature serait trop longue à transcrire aujourd'hui, notre courrier ayant déjà dépassé les limites qui lui sont accordées.

Le mouchoir de chasse et de sport est toujours en faveur parmi les hommes du monde; il appartient exclusivement à Chapron, c'est ce qui double son succès.

Le mouchoir du Prince Impérial reste aussi le mouchoir privilégié des petits fashionables en herbe.

Quant à nos mouchoirs féminins, chaque saison fait éclore de nouveaux caprices.

Vienne le printemps!

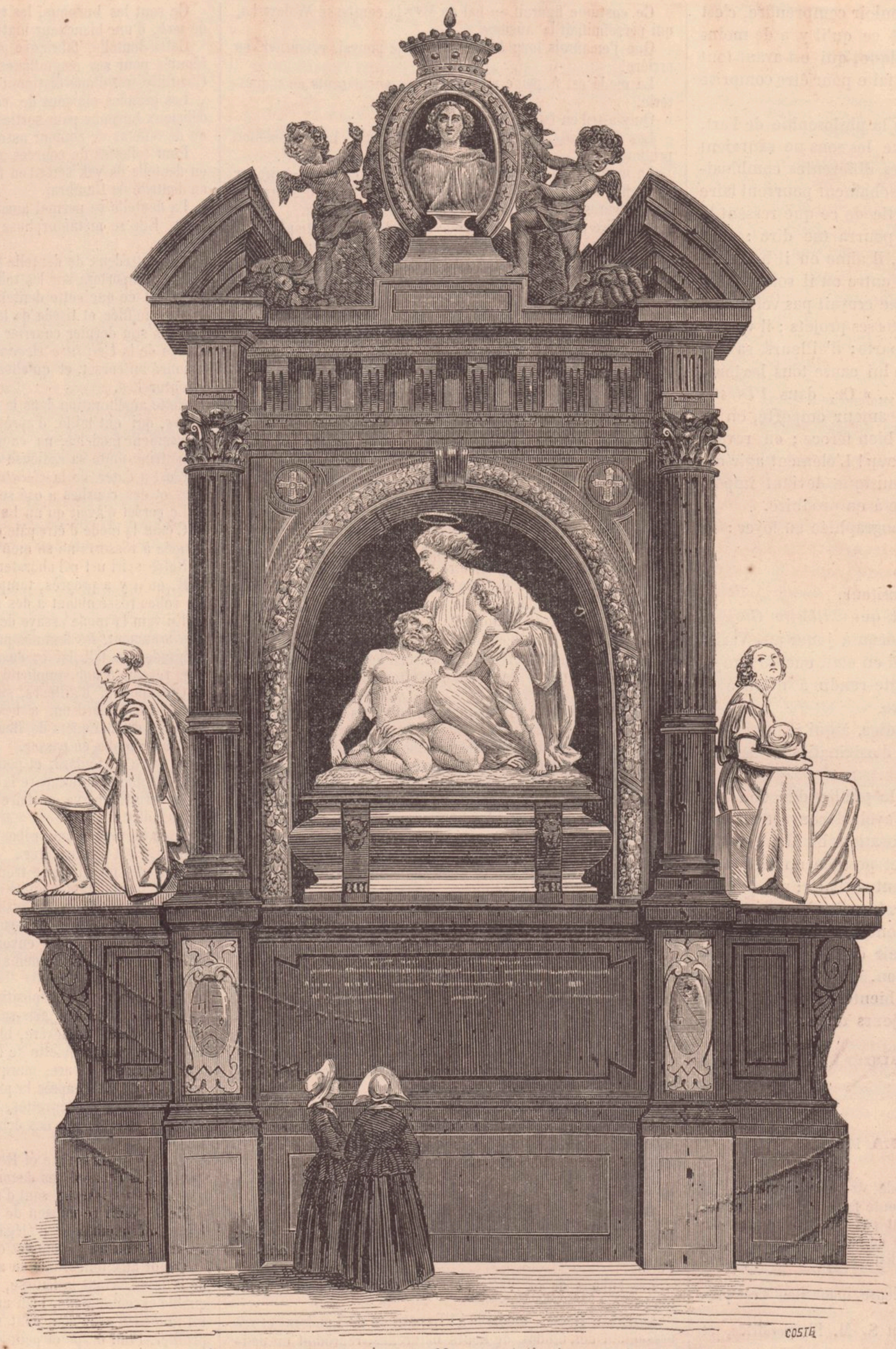
Je suis toute prête à vous tirer mon humble révérence, mais l'Eau de la Floride me réclame en faveur de plusieurs missives qui me sont parvenues. Une jeune femme me dit que ses cheveux blanchissent. Elle est désolée, elle n'a pas trente ans. Que faire? Consolez-vous, madame, l'Eau de la Floride va tout réparer. Employez-la comme eau tonique et régénératrice, et vos cheveux, qui s'appauvrissent et qui se décolorent, resteront ce qu'ils doivent être, blonds et soyeux, puisque vous êtes blonde.

Vsse DE RENNEVILLE.

Monument élevé par le comte de Lariboisière á la mémoire de sa femme, Élisa Roy.

CHAPELLE DE L'HOPITAL LARIBOISIÈRE.

Quelques-uns des hospices de Paris renferment dans leurs chapelles des monuments élevés à la mémoire des fondateurs ou des bienfaiteurs; les églises ont leurs tombeaux historiques connus de tous les Parisiens et des étrangers, ici les grands capitaines comme au Panthéon, là les rois comme à Saint-Denis, plus loin les poëtes comme dans les églises de la Sorbonne et de Saint-Germain des Prés; mais les modestes chapelles des hôpitaux sont rarement ouvertes au public, et l'une des plus belles œuvres du baron Marochetti reste ignorée du public, qui visite rarement l'hôpital Lariboisière.



CHAPELLE DE L'HOSPICE DE LARIBOISIÈRE. — Monument élevé par M. le comte de Lariboisière, à la mémoire de Mme Elisa Roy, comtesse de Lariboisière.

Le comte de Lariboisière, aujourd'hui sénateur, a fait élever ce monument à la mémoire de sa femme, Élisa Roy, comtesse de Lariboisière, bienfaitrice de l'hôpital qui porte son nom.

M. Pellechet, architecte, en a donné les dessins et dirigé l'exécution; les statues et sculptures qui le décorent sont dues au ciseau du baron Marochetti.

L'œuvre du statuaire est la plus importante; le groupe motif milieu est remarquable; la pieta est d'une grande allure; l'enfant et l'homme abattus par la maladie sont traités avec science; les membres amaigris par la souffrance sont d'un beau modelé.

Les deux figures des angles sont avant tout bien silhouettées; les draperies en sont simples et d'un grand aspect.

Le buste qui couronne le tombeau est monumental.

Le parti-pris de marbres de plusieurs tons est une innovation, ou plutôt une rénovation, que nous voudrions voir souvent en œuvre. La divine Pompéi est pleine de ces applications, qui corrigent la chaste nudité des marbres et ajoutent un grand charme à la statuaire.

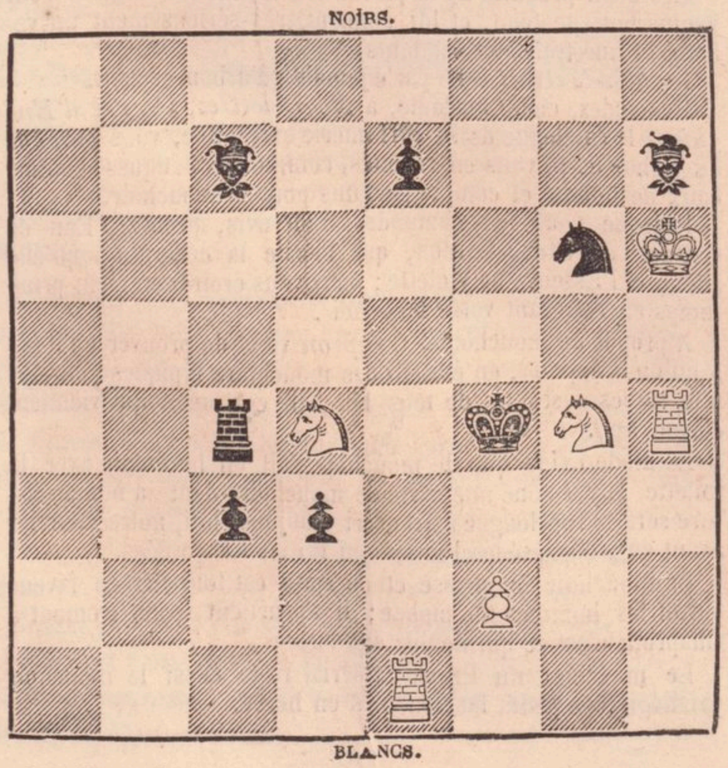
On nous saura gré d'avoir fait connaître cette œuvre de cet ingrat Marochetti, auquel la France a fait une assez belle part pendant son séjour chez nous pour qu'il renonce à son exil et donne des pendants aux belles œuvres qu'il nous a léguées.

CHARLES YRIARTE.

ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 67

NOIRS.



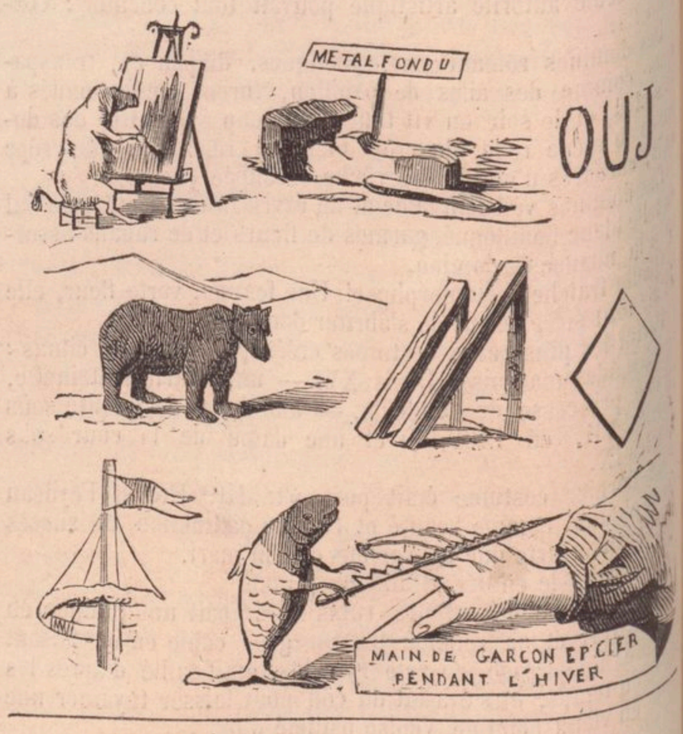
BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre conps.

Solution du problème nº 65.

Blancs.	Noirs.
1. D 6e R	1. F 6e R (A) (B) (C).
2. T 2e D	2. F pr. T
3. D 2e R	3. Coup quelconque.
4. D 4e FD, échec et mat.	
(A)	
	1 T 3e T
2. C 6e CD	2. F 4e R (forcé).
3. C 7e D, éch.	3. R 5e D
4. D pr. F, mat.	
(B)	
	1. T c. D
2. T 2e D	2. T pr. C (1)
3. D 6e TD	3. Coup quelconque.
4. D 5e C, mat.	
(1)	
	2. C 2e C
3. D 6e CD, échec.	3. R pr. C
4. F pr. F, mat.	
(C)	
	1. F 4e R
2. C pr. F	2. R 5e D (2)
3. D 7e D	3. Coup quelconque.
4. D ou F, mat.	
(2)	
	2. T c. D
3. C 3e D, échec.	3. R 5e D
5. D 5e ½ R, mat.	

P. JOURNOUD.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un poëte de l'amour entoure ses héros de mystère, de bois, de charmilles et de fleurs.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.